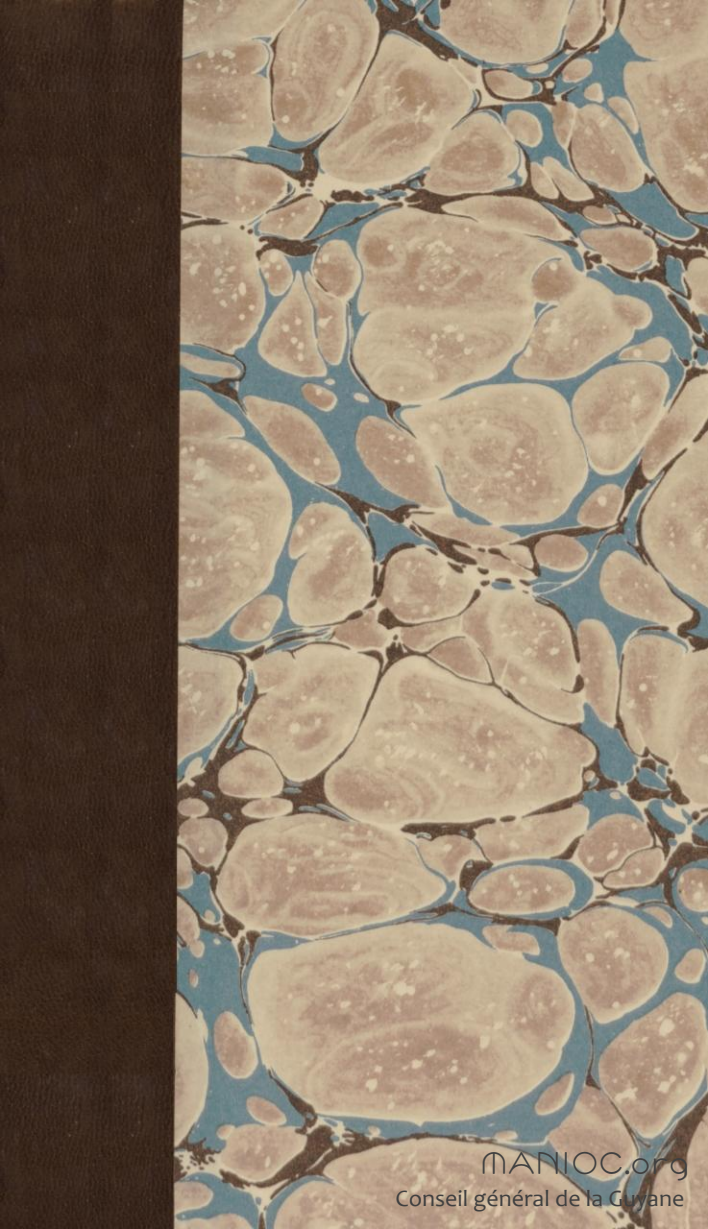
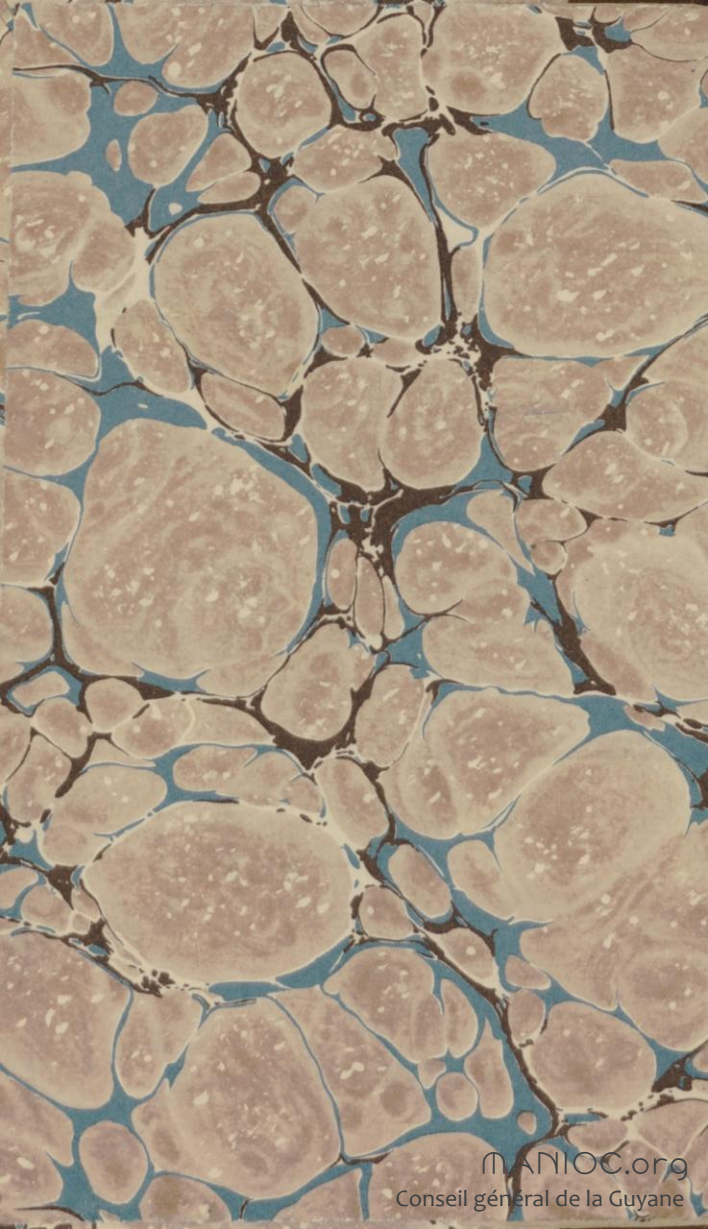
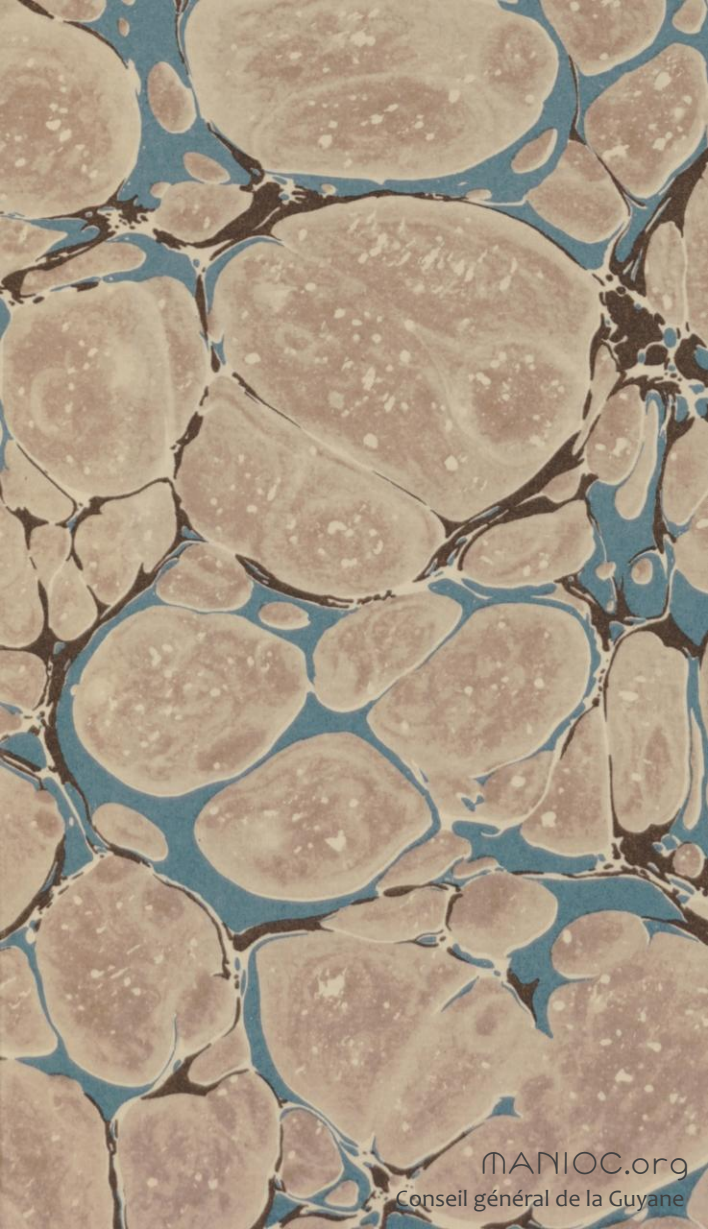








80004752 LES 8° Res 114 Inf 7361

PETITS ÉMIGRANTS

A LA GUYANE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

SUIVI

DE LA GRATITUDE CHEZ LES ANIMAUX

Traduit de l'anglais

Par F.-C. GÉRARD



ROUEN

MÉGARD ET C^{ie}, IMPRIM.-LIBRAIRES

Propriété des Éditeurs.

Mégarellis

AVIS DES ÉDITEURS.

LES Editeurs de la **Bibliothèque morale de la Jeunesse** ont pris tout-à-fait au sérieux le titre qu'ils ont choisi pour le donner à cette collection de bons livres. Ils regardent comme une obligation rigoureuse de ne rien négliger pour le justifier dans toute sa signification et toute son étendue.

Aucun livre ne sortira de leurs presses , pour entrer dans cette collection , qu'il n'ait été au préalable lu et examiné attentivement , non-seulement par les Éditeurs , mais encore par les personnes les plus compétentes et les plus éclairées.

Pour cet examen , ils auront recours particulièrement à des Ecclésiastiques. C'est à eux , avant tout , qu'est confié le salut de l'Enfance , et , plus que qui que ce soit , ils sont capables de découvrir ce qui , le moins du monde , pourrait offrir quelque danger dans les publications destinées spécialement à la Jeunesse chrétienne.

Toute observation à cet égard peut être adressée aux Éditeurs sans hésitation. Ils la regarderont comme un bienfait non-seulement pour eux-mêmes , mais encore pour la classe si intéressante de lecteurs à laquelle ils s'adressent.

LES
PETITS ÉMIGRANTS

A LA GUYANE.

CHAPITRE PREMIER.

Le père Burckhardt.

VERS le milieu de l'année 1836, un ouragan terrible ravagea toute la belle vallée de la Mourg, une des plus pittoresques de l'Allemagne. Une trombe s'engagea dans la vallée et brisa, dans sa marche, tout ce qui se trouvait sur son passage ; les chênes élevés, les hêtres séculaires, que le temps avait res-

pectés, furent emportés par la tempête, comme s'ils eussent été de frêles roseaux fixés au sol par quelques minces racines. Les moissons ne furent pas seulement couchées sur la terre, mais arrachées par le tourbillon, qui, en aspirant, comme le ferait une pompe, les chaumes déracinés, les élevait dans les airs, puis les dispersait ensuite dans toutes les directions; les toitures les plus solides étaient enlevées en entier et transportées sur la cime de la montagne qui encaisse la Mourg, ou jetées dans cette rivière.

Pendant cinq heures le vent circula dans la vallée, et put à loisir exercer sa fureur contre tout ce qui ne pouvait résister à son aveugle rage. Les habitants de Kouppenheim, point par lequel était entrée la trombe, s'étaient enfermés en tremblant dans leurs

maisons, dont ils entendaient crier toutes les charpentes, qui semblaient près de se disjoindre. Les hommes allaient, venaient, étayaient les endroits faibles, fermaient les portes et les contrevents; les femmes priaient en pleurant et croyaient que Dieu, dans sa colère, se préparait de nouveau à punir les humains de leurs péchés; les enfants criaient en s'attachant aux vêtements de leurs mères; c'était enfin une désolation générale, à laquelle venaient ajouter les cris des animaux renfermés dans les étables et qui ressentaient vivement les effets de la tempête.

Le curé de Kouppenheim avait seul, au milieu de cette désolation générale, conservé sa présence d'esprit; il s'était revêtu de ses habits sacerdotaux et était allé se prosterner au pied des autels, pour obtenir du Seigneur grâce et miséricorde.

Au bout de deux heures, le vent abandonna Kouppenheim et, après avoir à moitié déraciné les beaux hêtres qui se voyaient sur la rive gauche de la Mourg et semblaient devoir protéger pour l'éternité le joli pavillon qui s'était abrité sous leurs ailes, il se jeta avec fureur sur Rotenfels, et y fit les mêmes ravages; il passa par Gernsbach, Stauffenberg, Aue, Langenbrand, Gausbach, Frendenstadt, et vint ajouter aux sublimes horreurs que présente le torrent de Haumunzach, qui, descendant d'un vallon sauvage ombragé de pins au feuillage sombre, se précipite, à travers des roches amoncelées, dans la Mourg, au cours devenu de plus en plus irrégulier. Il roule avec fracas dans son lit hérissé de blocs de granit et forme, à deux kilomètres de là, le vaste réservoir de Roumunzach, qui sert à faire

descendre jusqu'à la Mourg les immenses tas de bois dont les intrépides bûcherons dépouillent les flancs des montagnes.

A l'ouragan succéda une pluie torrentielle qui entraîna dans la rivière ce que la trombe avait arraché et consumma la ruine des pauvres habitants du Mourgthal.

Le soleil était sur le point de disparaître derrière les montagnes bleues qui bordent l'horizon, quand la tempête cessa par une de ces oppositions si fréquentes dans la nature ; le ciel redevint du plus bel azur, et les derniers rayons de l'astre du jour vinrent éclairer cette scène de dévastation.

C'était un triste spectacle que celui de ces bons et paisibles villageois venant, les larmes aux yeux et le désespoir dans le cœur, visiter les lieux où quelques heures auparavant se dressaient de riches moissons, espoir du

cultivateur ; où des vergers , abondants en fruits de toutes sortes , annonçaient que l'automne donnerait une rude besogne aux récolteurs. Ils contemplaient, avec le désespoir dans le cœur , la terre nue et sur plus d'un point profondément sillonnée par les torrents qu'y avait formés la pluie ; en certains endroits , la terre même avait été entraînée , et il ne restait que la roche nue à jamais condamnée à la stérilité.

Vers le soir , tous les habitants de Kouppenheim se réunirent devant l'église et s'entretenrent des malheurs de la journée. C'était à qui se laisserait aller au découragement ; il est vrai que la récolte était entièrement perdue , et que l'enlèvement des débris accumulés par l'orage et la réparation des désordres causés par les torrents coûteraient des peines inouïes ; mais tous , dans leur

douleur, exagéraient encore le mal, et se laissaient aller aux idées les plus déraisonnables. Ils ne cessaient de répéter sur tous les tons les mêmes plaintes et de conclure toujours au désespoir, quand il parut au milieu d'eux un homme d'un âge mûr, d'un air grave et dont la mise annonçait une honnête aisance. Il y avait sur son visage une tristesse profonde et deux longs sillons, profondément empreints sur ses joues, annonçaient qu'il avait en secret répandu des larmes.

« C'est le père Burekhardt, dit un des villageois. Si j'en juge par son air triste, il a dû essuyer des pertes aussi grandes au moins que les nôtres.

— Je le crois bien ! répliqua un autre paysan : il a toutes ses terres sur les bords de la Mourg à l'endroit où le torrent s'est

précipité dans cette rivière. Il est ruiné.

— C'est dommage; car c'est un bien brave homme.

— Eh bien ! père Burckhardt, demanda, avec un air d'intérêt bien senti, le second des interlocuteurs, qu'y a-t-il de nouveau ?

— De terribles choses, mes amis : la tempête a ruiné pour dix ans la moitié des habitants de la vallée. Je me rappelle qu'il y a vingt ans une trombe semblable vint s'engouffrer dans le Jagerthal, et y causa des ravages dont quelques-uns n'ont même pas encore été réparés ; j'ai visité tous les environs et, malgré le ravinement du terrain, je suis descendu jusqu'à la Mourg après être monté sur la crête de la montagne, et j'ai pu apprécier l'étendue de nos malheurs communs. Ils sont plus grands que plusieurs d'entre vous ne pensent. Le beau verger de

Hans-Windek est détruit de fond en comble, il ne reste plus un seul arbre sur pied ; la maison de Roth est entièrement détruite ; il semblerait qu'un régiment de cavalerie a passé par là. Les prairies de Peter, de Wolf, du père Stein, ont été entraînées dans la Mourg, et l'on sera obligé d'y rapporter des terres. Quel fléau, grand Dieu ! Qu'avions-nous fait pour être si cruellement frappés ?

— Mais vous, père Burckhardt, vous ne parlez pas des pertes que vous avez sans doute essuyées comme nous ?

— Moi ! mes enfants, répondit le vieillard en retenant un soupir près de lui échapper, j'ai tout perdu : mes vergers, qui faisaient mon orgueil et que m'avaient légués mes pères, sont aujourd'hui dévastés ; il n'est pas demeuré un seul arbre debout ; mes moissons sont broyées par la trombe, et

des masses de pierres énormes entraînées par le torrent ont couvert toutes mes propriétés, qui ressemblent plus au lit de la Roumünzach qu'à des terres cultivées.

— Quel malheur ! s'écrièrent tous les villageois.

— Que voulez-vous ? Je n'ai à opposer à ces malheurs que la résignation et la confiance en la bonté de Dieu , qui ne permettra pas que le plus fervent de ses adorateurs péricule sous le poids de la misère. Non , mes amis , Dieu n'abandonnera aucun de nous. Ne nous déshonorons pas par des plaintes stériles ; mettons toute notre confiance en Dieu , et peu à peu nous verrons l'espérance rentrer dans nos cœurs. C'est pour nous punir de notre orgueil que le Seigneur nous a frappés ; nous nous endormions dans la confiance d'un avenir assuré ; nous avions,

dans l'enivrement du bonheur , oublié sans doute d'élever notre âme vers Dieu avec la même ferveur. Il nous rappelle à l'humilité en nous faisant comprendre le néant de l'orgueil et en nous montrant nos biens , notre vie à la merci d'une de ces tempêtes auxquelles commande le Seigneur et qui d'un mot de sa bouche renversent le chêne superbe qui a bravé la fureur des hivers, ou cessent de mugir quand il les fait rentrer dans les cavernes profondes d'où il les a tirées. Je vous conseille , mes amis , de venir avec moi à l'église pour y prier Dieu et lui demander de jeter sur nous un regard de miséricorde. »

Tous les assistants acceptèrent la proposition du père Burckhardt : ils entrèrent dans l'église et s'unirent pieusement aux prières du curé , qui remercia Dieu d'avoir

permis qu'au milieu de cette tourmente il n'eût pas péri un seul être humain.

Quand les bons villageois furent sortis de l'église, on n'entendit plus une seule plainte s'échapper de leur bouche ; l'espérance était rentrée dans leurs cœurs et il retournèrent chez eux plus calmes et plus résignés.

« Demain, mes amis, leur dit le père Burckhardt en les quittant, il faudra nous réunir pour aviser au moyen de réparer en commun les dévastations causées par l'ouragan. Si chacun était abandonné à ses propres forces, il serait impossible que dans trois mois il eût fini, tandis qu'en nous réunissant tous, comme à l'époque des vendanges et de la moisson, nous aurons, avant la fin du mois, réparé tout ce qui est réparable ; à l'automne, nous achèterons de

jeunes arbres, et nous pourrons dans trois ans compter sur une nouvelle récolte.

— Le père Burckhardt a raison ; à demain, à demain ! » s'écrièrent les paysans.

CHAPITRE II



LES FAMILLES VOYAGEUSES

CHAPITRE II.

Une Famille vertueuse.

BURCKHARDT rentra chez lui peu d'instants après s'être séparé de ses compatriotes, et trouva sa famille réunie sur la porte, et attendant son retour avec impatience. Le soleil était couché depuis longtemps, les ombres des montagnes couvraient déjà une partie de la vallée, et l'on craignait qu'il ne



Mégard et C^{ie}

Les petits émigrés

Il l'abattit en un clin d'œil.

lui fût arrivé quelque accident. Dès qu'il parut ce fut un cri de joie.

« Béni soit le Seigneur ! s'écria la bonne Marie, la femme de Burckhardt, le voilà sain et sauf. Tu ne peux comprendre jusqu'à quel point je me reprochais de t'avoir laissé partir seul. Les chemins sont mauvais, le sol coupé par des ravins, et tu n'as plus ton pied de vingt ans. Johann voulait aller à ta rencontre.

— Merci, mes bons amis ; je n'ai pas couru le moindre danger ; je n'aurais quand même pas voulu que personne m'accompagnât. S'il y a des risques à courir, c'est à moi seul de m'exposer ; je suis arrivé à cette époque de la vie où l'on ne tremble plus que pour ceux qui nous sont chers ; c'est pourquoi je n'aurais jamais voulu qu'aucun de nos enfants vint partager des dangers qui

n'existaient , comme tu le vois, que dans votre imagination.

— Allons , puisque te voilà , ne pensons plus qu'au plaisir de nous trouver réunis après une si rude journée, et remercions Dieu d'avoir veillé sur nous.

—C'est une bonne pensée , ma chère Marie , que d'offrir à Dieu nos hommages dans toutes les circonstances de notre vie , et de lui témoigner notre confiance et notre respectueuse résignation à ses volontés ; car rien ne se fait , sur cette terre, soit en bien, soit en mal , sans que le Seigneur n'y préside. »

On se mit à table et l'on mangea silencieusement. Personne n'avait osé interroger le chef de la famille. On lisait sur son visage , malgré la résignation qui y était empreinte, qu'il n'avait à donner aucune bonne

nouvelle. Quand le repas fut fini, Burkhardt se leva, fit signe aux domestiques de se retirer, et quand il fut seul avec sa femme et ses quatre enfants (sa famille se composait de trois garçons et d'une fille : Johann, l'aîné, avait seize ans ; Julius, le second, quatorze ; Mathilde, douze, et le plus jeune, le petit Wilhelm, huit), il s'assit au milieu d'eux, les attira sur son sein, et s'écria, d'une voix entrecoupée par les sanglots : « Nous sommes ruinés !

— Ruinés ! s'écrièrent tous avec un accent de douleur.

— Hélas ! oui ; il semblerait que ce soit sur nos terres que l'ouragan ait versé toute sa fureur. Il n'est resté ni un arbre, ni un brin de paille. Ce que le vent avait renversé le torrent l'a entraîné. Il a balayé tout le sol, creusé en certains endroits de profonds ra-

vins, et dans d'autres il a semé des pierres de quoi bâtir un mur comme l'Heidenmauer.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Marie.

— Laissez-moi, mes bons amis, payer un tribut à la faiblesse humaine et nous raisonnerons après sur les moyens de porter remède à ces désastres.

— Père, s'écrièrent Johann et Julius, nous vous seconderons; nous sommes jeunes, il est vrai, mais robustes et courageux, et quand il s'agit de remplir un devoir, nous ne savons pas ce que c'est que de reculer.

— Je vous remercie, mes chers enfants, de votre proposition. Je suis sûr que je puis compter sur vous; mais peut-être votre courage sera-t-il inutile; car je ne crois pas que nous nous relevions du coup qui vient de nous être porté.

— Courage, mon cher Burckhardt : Dieu, qui nous avait élevés de rien à une honnête aisance , et qui avait récompensé notre courage et notre piété , ne nous laissera pas en proie à la misère. Si son bras puissant s'est appesanti sur nous , c'est pour éprouver notre foi , et pour voir si le poids du malheur nous rendra moins confiants dans la bonté divine.

— J'aime à t'entendre parler ainsi, ma chère Marie, s'écria Burckhardt , et je suis bien sûr que tu ne penses pas que mes sentiments religieux aient pu être ébranlés par le coup qui nous frappe. Nous redoublerons de courage, quoiqu'il soit bien dur, à notre âge , de recommencer une carrière nouvelle, et, si les forces nous abandonnent, nous élèverons nos pensées vers le Seigneur, à qui nous demanderons de nous donner la

force de supporter la vie à laquelle nous sommes condamnés. »

Un léger coup frappé à la porte interrompit Burckhardt, et l'on vit entrer Max, pauvre enfant recueilli par la famille Burckhardt et qui avait grandi sous sa protection.

« O mon cher bienfaiteur ! s'écria-t-il en se jetant aux pieds du villageois, je viens d'apprendre que vous avez été plus cruellement traité par l'ouragan qu'aucun des habitants de Kouppenheim, et l'on m'a dit que vous-même aviez publiquement déclaré que vous êtes ruiné. Cette nouvelle, qui m'a été confirmée par l'air de tristesse répandu sur votre visage, m'a plongé dans une vive douleur. Je ne puis que vous offrir mon dévouement. J'étais abandonné de tous quand vous m'avez recueilli ; vous m'avez admis dans votre famille, dont je suis devenu un

des membres , et j'ai pris place parmi vos enfants. Tenez , mon cher père, prenez ces petites économies et soyez convaincu que , tant que le pauvre Max vivra , son cœur et ses bras seront à votre service. »

En disant ces mots , Max déposa sur la table une bourse de cuir qui contenait une centaine de florins.

« Relève-toi , mon fils , mon cher Max ; viens dans mes bras , viens sur mon cœur , c'est là ta place. Tu es digne de toute notre affection. Max , tu viens , en un instant , de me payer de tous les soins que j'ai pris de toi.

— J'ai , mon cher père , une demande à vous adresser.

— Parle , mon ami.

— Je demande à ne jamais me séparer de vous , quelle que soit votre mauvaise fortune.

— Non , Max , répondit Burckhardt en lui serrant la main , jamais tu ne nous quitteras. Dieu te récompensera de tes bonnes intentions. Mes bons amis , c'est pour moi une de mes meilleures journées : j'ai acquis la conviction que vous étiez tous dignes des soins que je vous ai prodigués , et que vous serez la consolation de ma vieillesse. Retirez-vous , mes enfants ; dans quelques jours nous saurons le parti qu'il nous conviendra mieux de prendre. »

Les enfants se retirèrent en silence , la tête baissée , l'œil humide , le cœur plein de la douleur qui était empreinte dans le langage de leur père.

Burckhardt ne fut pas plus tôt seul avec Marie qu'il donna un libre cours à ses chagrins. « Ma bonne Marie , s'écria-t-il , nous voilà à la merci de nos avides créanciers.

Demain , quand la nouvelle de notre ruine sera devenue publique , nous les verrons , comme des vautours voraces , venir fondre sur nous et nous dépouiller du peu qui nous reste.

— Du courage , mon ami ; ce n'est pas le moment de nous laisser abattre par la douleur. Il faut nous raidir contre l'adversité et prouver à Dieu que nous ne doutons pas de sa bonté inépuisable.

— Tu relèves mon courage , ma chère femme , et je saurai imiter ta pieuse résignation. »

Les deux époux se mirent à genoux et prièrent avec une ferveur qui témoignait de leur zèle religieux. Quand ils eurent fini , ils sentirent leur cœur plus léger , et ils dormirent d'un profond sommeil , sommeil du juste , que ne vient troubler aucun remords.

Le lendemain, à l'aube du jour, plusieurs des pauvres que Burckhardt avait tant de fois soulagés vinrent spontanément lui offrir leurs services pour enlever de ses terres les pierres que le torrent y avait amoncelées.

« Je vous remercie de votre offre généreuse, mes amis ; je ne souffrirai pas que, pour reconnaître les petits services que j'ai eu le bonheur de vous rendre, vous vous priviez des profits qui résulteront pour vous des travaux qui vont s'ouvrir. Je ne puis vous payer, mais d'autres peuvent le faire sans qu'il y ait pour vous honte à accepter un salaire qui vous sera légitimement dû.

— Nous persistons, monsieur Burckhardt, pour que vous utilisiez nos bras. Quelques journées de travail, et vos terres seront rendues à la culture.

— J'en doute ; peut-être même ne pour-

rez-vous pas mettre le pied dans mes terres, qui sont entièrement détrempées par la pluie.

—Le plus court est d'y aller voir, » s'écria Max, qui entra, un hoyau sur l'épaule.

On partit, et, au bout d'une demi-heure de marche à travers les débris de toutes sortes répandus par l'ouragan, au milieu des terres où l'on enfonçait à mi-jambes, ils arrivèrent sur les bords de la Mourg, au lieu où étaient les terres de Burckhardt. Un cri de terreur partit de toutes les bouches : la roche était nue, et les terres en avaient été entraînées dans la rivière.

« Je vous l'avais bien dit, » s'écria Burckhardt en contemplant d'un œil morne les dégâts irréparables de l'ouragan. Ces terres sont à jamais stériles. Il est impossible de rapporter assez de terre pour faire une cul-

ture profitable sur une roche qui était hier au matin recouverte de plus de deux pieds de terre.

— Tout est perdu ! s'écrièrent les assistants.

— Allons, mes amis, retirons-nous, nous n'avons plus rien à faire ici. »

Max, qui avait lu sur le visage de Burckhardt l'impression que venait de produire sur lui la confirmation de la ruine de ses dernières espérances, s'empara de son bras et l'aida à regagner sa demeure.

« Du courage, mon bon père, lui disait-il; nous sommes trois garçons grands et forts pour vous seconder, et, tant que nous serons là, vous ne manquerez de rien. Nous irons travailler dans les fermes voisines, et nous vous apporterons le produit de notre labeur. »

Quelques larmes d'attendrissement vinrent mouiller la paupière du pauvre Bureckhardt, qui remercia Dieu de lui avoir réservé, dans son affliction, une consolation aussi grande que celle d'avoir des enfants vertueux.

La bonne volonté du vieillard fut trahie par ses forces : il ne put aller aider de ses bras et de ses conseils ceux de ses voisins qui avaient comme lui souffert de la trombe. En rentrant chez lui, il fut obligé de prendre le lit : une fièvre ardente le dévora et prit un caractère d'une telle gravité, qu'il demanda lui-même à voir le curé de Kouppenheim.

« Pourquoi pas le médecin, mon cher Bureckhardt ? lui demanda Marie.

— Le médecin ! répondit Bureckhardt ; non, ma chère femme : le médecin connaît et soigne les maladies du corps ; mais il est sans puissance contre les maladies de l'âme ;

c'est au ministre du Seigneur qu'il faut s'adresser quand le corps succombe sous le poids de l'affliction. C'est lui le médecin des peines morales : ses consolations font plus pour la guérison que les médicaments les plus énergiques.»

Pour satisfaire aux désirs du malade, on alla chercher le curé, qui vint aussitôt et comprit, en voyant le visage défait du vieillard, de quelle nature était le mal qui le dévorait, et quel remède il y fallait appliquer.

« Mon cher Burckhardt, lui dit-il d'une voix affectueuse, vous souffrez beaucoup ? »

— C'est là, dit le malade en posant la main à son front ; puis là, » continua-t-il en la plaçant sur son cœur. Il n'en put dire davantage. Des torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux.

« Pleurez, mon fils, lui dit le curé ; vos

larmes ne sont pas une preuve de faiblesse , mais de sensibilité. Vous ne souffrez pas pour vous , je le sais , mais pour les vôtres , qui passent de l'abondance dans la misère. Il faut , mon ami , offrir à Dieu vos peines en sacrifice : c'est pour épurer votre âme que le Seigneur vous envoie cette affliction. Rappelez-vous que le Seigneur vous dit : Ne vous laissez pas abattre par les travaux que vous avez entrepris pour moi , que les afflictions ne vous découragent point entièrement , mais que mes promesses vous fortifient et vous consolent dans tous les événements. Je suis assez puissant pour vous récompenser au-delà de tout ce que vous pouvez attendre et désirer. Vous ne travaillerez plus longtemps ici-bas , et vous ne serez pas toujours dans les douleurs. Attendez un peu et vous verrez bientôt la fin de vos

maux. Un moment viendra où toutes les peines et les agitations cesseront. Tout ce qui passe avec le temps est court et peu considérable. Souffrez courageusement les adversités ; la vie éternelle mérite bien d'être acquise à ce prix et par des combats encore plus grands. Oh ! si vous aviez vu les couronnes immortelles des saints dans le ciel , et à quelle gloire sont maintenant élevés ceux qui paraissaient autrefois méprisables aux yeux du monde , et qui étaient regardés comme indignes de vivre , vous vous abaisseriez bientôt jusqu'à terre et vous aimeriez mieux être au-dessous de tous les hommes que d'être au-dessus d'un seul. Vous ne souhaiteriez pas ce qu'on appelle les beaux jours de cette vie ; vous vous réjouiriez plutôt d'être affligé pour l'amour de Dieu , et vous regarderiez comme le plus grand gain

pour vous d'être compté pour rien parmi les hommes. Est-ce peu de perdre ou de gagner le royaume de Dieu ? Levez donc les yeux au ciel ; c'est où je suis, et où tous mes saints sont avec moi. Ils ont eu dans le siècle de rudes combats à soutenir, et maintenant ils sont dans la joie, dans la consolation ; ils sont en assurance et en repos, et ils demeureront éternellement avec moi dans le royaume de mon père.

« Vous sentez, mon fils, qu'il est dur de toujours souffrir, de toujours mourir à soi-même ; mais sans cela, point de sûreté pour le salut. Répétez avec moi cette prière : Faites, ô mon Dieu ! que, vivant de la foi et de l'espérance des biens éternels, nous souffrions et que nous fassions servir les maux passagers de cette vie pour nous rendre dignes du bonheur éternel de l'autre. Que

ne voudrions-nous pas avoir fait et souffert pour mériter le ciel ! Faites passer, Seigneur, dans nos cœurs, quelque chose de ces désirs stériles que nous aurions alors, pour produire maintenant les désirs vrais et efficaces du renoncement à nous-mêmes. Faites-nous concevoir qu'il n'y a rien de grand que ce qui est éternel, et que tout ce qui passe avec le temps est petit et méprisable. O bonheur ! ô joie ! ô félicité éternelle du ciel ! consolez les chrétiens dans tous les maux de la terre, et puisqu'il faut être nécessairement affligé, dans le temps ou dans l'éternité, souffrir dans cette vie ou dans l'autre, enseignez-nous, Seigneur, à souffrir avec patience les maux de cette vie, dans l'attente du bonheur éternel de l'autre. Ainsi soit-il. »

Burekhardt, qui avait religieusement

écouté les paroles du vertueux prêtre et répété lentement avec lui, pour se mieux pénétrer du sens de ses paroles, la prière que nous venons de citer, se leva brusquement de sa couche et s'écria : « Oui, mon père, oui, je suis honteux de ma faiblesse ; je vais savoir souffrir pour mériter la vie éternelle et je saurai m'en rendre digne par mon courage et ma résignation. Marie, mes enfants, entrez tous. »

A la voix de Burekhardt, toute la famille entra.

« Mes bons amis, leur dit-il, le visage rayonnant de joie, vous m'avez vu faible, dolent, courbé sous le poids de la douleur : vous me retrouvez fort, résigné, plein de courage et d'espérance. Voilà mon sauveur ; tombez à ses genoux et demandez-lui sa bénédiction. C'est lui qui m'a fait voir le

néant de nos vanités humaines : il m'a montré le ciel , et j'ai compris que la vie éternelle méritait bien que nous supportassions sur cette terre quelques années de souffrances , qui ne sont qu'un moment en les comparant à l'éternité. »

Marie s'approcha du bon curé et lui prit affectueusement les mains. Elle était trop émue pour pouvoir exprimer autrement sa reconnaissance.

Johann, plus maître de lui , dit au curé :
« Vous avez sauvé notre père, soyez béni ! Dieu vous récompensera de cette bonne œuvre. »

Le soir même, Burckhardt se leva , et l'on ne vit plus ni sur son visage , ni dans son maintien , aucun signe de désespoir et de faiblesse.

CHAPITRE III.

Les Créanciers. — L'Émigration.

COMME Burckhardt l'avait prévu , ses créanciers n'eurent pas plus tôt appris les événements arrivés dans le Mourgthal qu'ils accoururent de tous les côtés pour voir dans quelle position il se trouvait. L'honnête villageois ne leur dissimula pas la vérité.

« Messieurs, leur dit-il, je suis totale-

ment ruiné ; quand mes greniers seront vides , je ne saurai plus où me procurer ni un épi de blé ni une botte de foin. Le torrent a entraîné la terre qui couvrait la roche sur laquelle notre vallée est assise , et l'a jetée dans la Mourg. Je n'ai plus que cette maison , deux cents boisseaux de seigle , autant de blé , trois mille bottes de foin , onze vaches , trois cents moutons. Prenez tout cela , il est à vous. Je sais que je serai encore votre débiteur ; mais si je ne puis vous payer moi-même , mes enfants se chargeront de ma dette et m'acquitteront envers vous. N'est-ce pas , enfants ?

— Oui , père.

— Et moi , mon père , s'écria Max , m'avez-vous oublié ?

— Non , mon fils ; car je puis te donner ce nom ; je te compte parmi ceux qui empê-

cheront une flétrissure de tacher mon honneur, jusqu'à ce jour si pur.

— Cet arrangement ne nous convient qu'à demi, dit un gros négociant de Forbach qui avançait à Burckhardt de l'argent sur ses récoltes; voilà des gaillards qui n'auront rien de plus pressé que de renier la dette de leur père.

— Pour qui nous prenez-vous ? s'écria Johann avec indignation et en faisant à ses frères un signe pour réprimer leur colère prête à éclater.

— Pour des débiteurs insolvables, répondit Stolz avec un ricanement qui déchira le cœur de Burckhardt.

— Je regrette beaucoup, répondit Max, que nous ne soyons plus aux époques antiques où le débiteur ou son garant se livrait

comme esclave à son créancier, jusqu'à ce qu'il l'eût satisfait; je n'hésiterais pas un moment.

— Vous avez, mon garçon, la plus belle occasion qui puisse se présenter de reconnaître envers M. Burckhardt ce qu'il a fait pour vous; car vous êtes, je le sais, un malheureux orphelin qu'il a recueilli; j'ai besoin d'un domestique, vous entrerez à mon service, et je retiendrai vos gages jusqu'à ce que la somme qu'il me doit soit soldée. Je sais, à un kreutzer près, ce que valent les débris de la fortune de Burckhardt : il me doit 1,500 florins, et il restera m'en devoir au moins 500; je donnais 50 florins par an au domestique qui vient de me quitter; à vous, je vous en donnerai le double; vous voyez que je suis généreux, et vous resterez chez moi pendant cinq années, époque où

la somme qui m'est due sera entièrement acquittée.

— J'y consens, s'écria Max, en tendant à Stolz sa main pour qu'il y frappât en signe d'engagement.

— Et moi je n'y consens pas, s'écria Burckhardt en lui prenant brusquement le bras pour empêcher que cet inique marché ne fût conclu. Quoi! je vendrais pendant cinq années le sang de celui qui m'est aussi cher que mon propre enfant! Ce serait une infamie! Vous ferez de moi ce qu'il vous plaira, monsieur Stolz, vous me retiendrez en prison aussi longtemps qu'il vous conviendra; mais je ne consentirai pas à ce que mes enfants se vendent comme des bêtes de somme pour satisfaire votre cupidité.

— Eh bien! vous irez en prison.

— Comme il vous plaira.

— Notre père en prison ! s'écrièrent les enfants en se rapprochant du vieillard, comme s'ils eussent voulu le couvrir de leurs corps.

— Laissez cet homme accomplir son œuvre d'iniquité. Dieu veille sur nous et il ne me sera pas, sans sa volonté, arraché un seul cheveu. »

Les autres créanciers, qui n'étaient intéressés dans les affaires de Burckhardt que pour une petite somme, se taisaient ; car ils avaient tous la plus grande déférence pour Stolz, un des plus riches capitalistes du pays.

« Quoi ! messieurs, vous ne dites rien ! s'écria Johann. Vous ne dites rien, quand vous voyez cet homme menacer un vieillard dont toute la vie a été pure, de le faire jeter en prison pour une somme de 500 flo-

rins , qui est moins pour lui qu'en ce moment un kreutzer serait pour nous ! Personne n'interviendra-t-il en notre faveur ?

— Moi , s'écria une voix qui était bien connue de la famille : c'était le bon curé.

— Vous êtes notre sauveur, lui dit Burckhardt en lui prenant les mains.

— Je remplis mes devoirs d'homme et de chrétien. Celui qui est au ciel me tiendra compte de mes bonnes œuvres, comme il tiendra compte à monsieur, dit-il en désignant du doigt Stolz, dont le visage se couvrit de rougeur, de ses mauvaises œuvres. Je ne croyais pas qu'à notre époque il se pût trouver un homme assez inhumain, assez ennemi de son âme, pour venir achever la ruine d'une famille respectable accablée par le malheur, et d'autres, messieurs (en disant ces mots, il se tourna vers les autres créan-

ciers), assez peu dignes pour tolérer qu'en leur présence on profère de semblables blasphèmes. Envoyer en prison, pour une misérable somme de 500 florins, un père de famille dont la vie tout entière a été une longue suite de bonnes actions ! c'est une de ces idées monstrueuses que je ne croyais trouver dans aucun esprit. Monsieur Stolz, vous serez satisfait. Voulez-vous un engagement écrit ? »

Le curé se tourna vers Stolz et ne le vit plus : la honte s'était emparée de cet homme impitoyable, et il avait disparu.

On procéda à l'estimation des biens de Burckhardt ; car on ne pouvait plus compter ses terres, dont il avait cependant possédé quarante bons hectares avant l'ouragan, et qui n'étaient plus qu'une roche entièrement dépourvue de terre végétale, et l'on trouva

qu'il resterait encore devoir 2,000 florins.

Quand les créanciers eurent terminé leur travail et pris jour pour la prise de possession, ils se retirèrent et laissèrent la famille Burckhardt livrée à ses tristes réflexions. Sur le soir, le curé revint et emmena Burckhardt au presbytère.

« Mon cher Burckhardt, lui dit-il quand ils furent seuls, ne croyez pas que je veuille borner ma médiation dans vos affaires à répondre pour vous d'une somme de 500 florins. Je veux aller plus loin : vous savez que, depuis quelques années, il part pour l'Amérique du Sud un grand nombre de nos compatriotes ; je vous conseille de suivre leur exemple. Vous irez à Paramaribo, où vous trouverez un bon accueil et tout secours chez un de mes meilleurs amis ; il vous donnera des terres le long du Surinam et vous

trouverez un bonheur qui paraît avoir abandonné notre vieille Europe. Là , vous n'avez rien à craindre des hommes , de la faim : la nature prévoyante a répandu partout des fruits savoureux qui suffisent aux besoins de l'homme ; les vêtements les plus simples et les moins coûteux vous défendent de la nudité, qui ne peut convenir qu'à un sauvage ; et vous n'avez besoin que d'un léger abri pour vous garantir des ardeurs du soleil ou des pluies torrentielles qui inondent le pays à certaines époques. Si vous avez de l'activité , vous cultiverez le café , le cacao , la canne à sucre , l'indigo , la cochenille , et vous augmenterez votre bien-être.

— Je suis tout décidé à partir, répondit Burckhardt, et je voulais même vous parler de mon projet ; mais j'étais retenu en Europe par mes créanciers , devant qui je ne

voudrais pas avoir l'air de fuir, et je ne partirai qu'après avoir pris avec eux des arrangements qui mettent ma conscience en repos.

— Je vais vous donner un moyen de mettre votre projet à exécution sur-le-champ. Vous allez me vendre vos terres...

— Mes terres ! interrompit Burckhardt ; elles n'existent plus.

— J'en saurai tirer parti.

— Mais, monsieur le curé...

— Point de mais ; elles me conviennent et je vous les achète. Combien valaient-elles avant le désastre ?

— 20,000 florins.

— Comme elles ont perdu une partie de leur valeur...

— Tout, monsieur le curé, tout ! Elles ne valent pas 1 florin l'hectare.

— Qu'en savez-vous ?

— Je dois vous le dire en conscience.

— Je sais, mon cher Burekhardt, que vous êtes l'homme honnête et consciencieux par excellence ; mais comme vous ignorez le parti que je veux tirer de vos terres, vous n'avez qu'à m'écouter ; je vous promets que j'en ferai quelque chose. Je vous en donne 6,000 florins.

— 6,000 florins ! Y pensez-vous ?

— Sans doute. Est-ce trop peu ?

— Trop peu ! Dites donc 5,900 florins de trop. Tenez, monsieur le curé, avouez donc que vous voulez me faire présent de 6,000 florins, afin que nous ne soyons pas réduits à la dernière extrémité ; mais ne me dites pas que vous voulez acheter des terres. J'accepte votre offre ; mais je me regarderai toujours comme votre débiteur de 6,000 florins, et il

est une autre dette que je n'acquitterai jamais, c'est celle que me fait contracter pour la vie le souvenir d'un bienfait.

— Ne parlons pas de cela, mon ami. Demain matin nous irons chez le notaire, et nous passerons acte de cette vente. Voilà mon petit calcul : quand vos créanciers auront pris possession de votre ferme, vous resterez encore leur débiteur pour une somme de 2,000 florins ; vous vous acquitterez envers eux, et il vous restera 4,000 florins pour votre voyage. Dans un mois, le *Colibri*, joli petit brick français dont le capitaine est mon ami, part pour la Guyane française ; mais il vous débarquera à Demerary. C'est à son bord que vous monterez. Votre traversée vous coûtera 400 florins ; il vous en restera 3,600 pour votre établissement. Vous aurez soin d'emporter d'Eu-

rope ce qui ne peut se trouver à Demérary qu'au poids de l'or, et mon ami M. Cibier vous guidera. Vous partirez avec un convoi que j'ai vu préparer à Forbach et qui se mettra en route dans huit jours. Vous voyez que j'ai tout prévu.

— En quittant l'Allemagne, monsieur, je ne regretterai qu'une seule personne, ce sera vous, qui êtes notre providence.

— Qui sait, mon ami, si nous ne nous reverrons pas ? J'ai depuis longtemps le projet de m'ensevelir dans les solitudes profondes de l'Amérique, pour y finir en paix mes dernières années. Dès que vous serez solidement établi, vous m'écrirez et j'irai prendre pied à terre chez vous, au milieu de votre bonne famille, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. »

Burckhardt quitta le bon curé, le cœur

gonflé de joie, et alla raconter à sa famille les événements de cette soirée.

Ce qui avait été projeté fut exécuté sur-le-champ. L'acte de vente fut rédigé le lendemain, et le curé de Kouppenheim se trouva propriétaire de quarante hectares de roche où il ne devait de dix ans pousser un seul brin d'herbe. Burekhardt paya intégralement ses créanciers, et il lui resta, comme l'avait prévu le curé, 4,000 florins avec lesquels il quitta Kouppenheim. Toute la famille se rendit à Forbach, loua un fourgon et partit pour le Havre avec un convoi d'au moins deux cents émigrants qui se rendaient tous aux États-Unis.

La route fut longue et fatigante; les femmes et les enfants de Burckhardt étaient plongés dans une morne tristesse qui déchirait le cœur du vertueux émigrant.

« Courage , enfants , leur disait-il. Dieu ne nous abandonnera pas et nous trouverons sous un autre ciel le bonheur qui nous a fui sous le ciel d'Europe. Nous allons, pendant quelques semaines encore , souffrir des inconvénients du voyage ; mais, une fois en mer , nous commencerons à respirer. Quand vous sentez que votre courage est près de succomber , élevez votre esprit vers l'Eternel en lui demandant la résignation nécessaire pour ne pas succomber sous le poids du découragement , et vous verrez bientôt votre esprit reprendre sa vigueur. »

Le père Burckhardt s'interrompit pour chanter un cantique, que les enfants et la bonne Marie entonnèrent bientôt avec lui , et quelques heures après ils riaient et chantaient comme si jamais leurs yeux n'eussent connu les pleurs.

Quand le soir était venu, Burckhardt réunissait ses enfants au pied de son fourgon et leur faisait réciter à haute voix la prière du soir. Il leur lisait, à la lueur d'une chandelle fumeuse, un passage de la Bible, un chapitre de l'Evangile, ou bien de l'Imitation de Jésus-Christ, et il terminait par des commentaires sur la lecture qu'il venait de faire.

Un soir que, suivant sa coutume, il se livrait à ce pieux exercice, quelques émigrants, qui venaient du cabaret et y avaient laissé le peu de raison qu'ils y avaient apporté, s'arrêtèrent devant lui et l'écoutèrent pendant quelques instants avec un silence religieux.

« Dites donc, bonhomme, lui dit le plus jeune de la bande, d'un air goguenard, savez-vous que vous parlez comme un livre!

— C'est vrai, dit un autre; le curé de Brumath ne parle pas mieux.

— Vous avez manqué votre vocation, vous auriez dû être prêtre. »

Voyant que Burckhardt ne répondait rien et continuait son entretien sans se laisser troubler, ces jeunes fous se piquèrent d'honneur et parièrent entr'eux qu'ils le feraient fâcher. Le pari fut accepté.

« Eh bien ! bonhomme, vous gâtez l'esprit de ces enfants, en leur enseignant toutes ces fadaises.

— Qu'appellez-vous fadaises ? leur demanda Burckhardt avec calme.

— Parbleu ! ce que c'est que des fadaises ? Ce sont vos patenôtres. Vous voulez donc faire de ces enfants de petits capucins ! »

De longs éclats de rire accueillirent cette

spirituelle saillie, et l'orateur, encouragé par les applaudissements de ses camarades, ne crut pouvoir rien faire de mieux que de continuer. « Ainsi, vous croyez aux saints, au paradis, au bon Dieu, au diable? Con-
tez-nous donc tout cela !

— Ça va nous amuser ; allons, vieux tout en Dieu, dis-nous ton histoire.

— Père, dit Max, je vais imposer silence à ces impertinents.

— Non, mon cher Max, je ne veux pas que tu te commettes avec des hommes pris de vin ; il faut être doux et calme comme le Christ ; il supporta avec la résignation d'un agneau les injures de ses persécuteurs, et fit plus par sa douceur que les conquérants par l'épée. Il a fondé une religion qui couvre le globe et est la seule qui permette

à l'homme de compter sur son salut , et qui a été fécondée par le sang des martyrs. Tandis que Mahomet propageait, le glaive à la main, les erreurs grossières de l'islamisme, les chrétiens, jetés en pâture aux bêtes fauves, torturés par les bourreaux, déchirés sous le fouet de leurs persécuteurs , ou mis en croix comme des criminels, n'opposaient à ces barbaries que la plus angélique résignation. Oui, mes enfants, chaque martyr a fait plusieurs prosélytes, et c'est par leurs vertus qu'ils ont fait ouvrir les yeux aux payens les plus endurcis et les ont convertis à la vraie foi. L'œuvre des apôtres a été plus tard continuée par les religieux de tous les noms, toujours avec la douceur et le calme qui conviennent à une religion d'amour, et de nos jours encore, de bons missionnaires se consacrent à la propagation de la foi dans les

pays idolâtres , et il ne se passe pas d'année qu'il n'en périssent quelques-uns sous le fer du bourreau.

— Allons , mon garçon , dit un des buveurs , nous te devons des remerciements , puisque tu nous as procuré le plaisir d'entendre une leçon d'histoire , et nous remercions ton vieux capucin de père de t'avoir empêché de nous traiter comme des polissons. Continuez , bonhomme ; ça va bien , et nous vous quitterons meilleurs que nous ne sommes venus.

— J'ai eu , messieurs , jusqu'à ce moment la patience de vous entendre dire vos impertinences , et j'ai cru que vous vous lasseriez de vos propres excès ; mais il n'en est rien , et vous continuez vos provocations impies. Je vais vous dire qui vous êtes , messieurs les esprits forts ; mais je veux un

auditoire plus nombreux , afin d'avoir des juges impartiaux. »

Il envoya prier les femmes et les enfants des émigrants des fourgons voisins de venir assister à une conférence sur la religion. Les hommes, qu'il n'avait pas voulu inviter, dans la crainte de paraître à leurs yeux un prédicateur orgueilleux, vinrent avec leurs familles, et nos buveurs déconcertés se trouvèrent bientôt enfermés dans un cercle compact qui les empêchait de songer à la retraite.

Burckhardt raconta en peu de mots ce qui venait de se passer, et dit à son auditoire, qui était favorablement disposé à son égard, tant il y avait de bonhomie dans ses traits et de douceur dans son langage : « Mes bons amis, je vous ai réunis pour assister à une lutte pacifique entre ces jeunes

étourdis et moi, vieillard qui demande à notre sainte religion de permettre qu'il ne sorte de ma bouche que des paroles de charité, pour les instruire et les ramener dans la bonne voie.

« Jeunes gens, dit-il à ceux qui s'étaient si imprudemment engagés dans une conférence qu'ils n'étaient pas de taille à soutenir, vous voulez que je vous dise pourquoi j'ai une ferme et profonde croyance, pourquoi je suis chrétien et catholique, et animé du zèle de notre religion et de l'amour de mon prochain; vous voulez que je vous dise pourquoi je crois en Dieu et comment j'y crois? Je vais vous le dire : quand je regarde au-dessus de ma tête ces globes errants qui flottent dans l'immensité des cieux, je me demande quel est le grand architecte de l'immense machine qu'on appelle l'univers,

et je me dis que, puisque ce n'est pas l'homme qui a pu créer toutes ces choses, il a fallu que ce soit une puissance supérieure à la sienne, et je l'appelle Dieu. Quand je vois l'ordre admirable qui règne sur la terre, la succession des saisons, la végétation des plantes utiles qui passent par divers états avant de donner leurs fruits; que je vois les animaux du Nord prendre en hiver une épaisse fourrure, et ceux du Midi conserver un poil léger; que je vois les oiseaux de passage quitter nos climats à l'approche de l'hiver, et aller chercher une région plus douce où ils puissent établir leur nid et élever leur innocente famille; qu'à travers l'espace, où nulle route n'est tracée, ils retrouvent le nid qui a servi de berceau l'année précédente à leurs petits, je m'écrie : Grand Dieu ! je reconnais votre

puissance. Quand je vois l'harmonie des mondes , quand je vois dans votre propre esprit le bien l'emporter sur le mal , qui a tant de moyens de nuire , tandis que le bien et la vertu sont sans défense , que le vice se couvre du masque de l'honneur pour accomplir ses noirs desseins , et rend ainsi un hommage au bien ; quand je vois que jamais l'homme juste ne succombe sous le poids du malheur , et que l'adversité n'est souvent pour lui qu'une école profitable , je me dis : L'homme , qui n'est rien par lui-même , ne peut avoir de valeur que par la volonté de Dieu , et je me prends à adorer celui qui veille comme un tendre père sur l'humanité , et maintient l'équilibre dans cette société , qui , sans sa volonté , serait toujours prête à se dissoudre. Voilà ce que j'adore dans l'Être incompréhensible que tous les peuples

révèrent , et qu'ils ont appelé Dieu. Comprenez-vous , jeunes gens ? »

Nos étourdis baissèrent la tête et ne répondirent rien. Burckhardt continua :

« Il y a bientôt deux mille ans que le Seigneur, voyant la perversité des hommes s'accroître et le paganisme ou l'adoration des faux dieux engendrer un mal de plus en plus grand , envoya son fils bien-aimé pour nous racheter de la damnation éternelle , et nous conduire dans le séjour de béatitude qu'on appelle le ciel. Le Christ est venu sauver le monde qui penchait vers sa ruine, et, quoiqu'il fût seul contre le monde entier , qui ne soupçonnait pas qu'il existât une vérité au-dessus de l'erreur commune à tous les hommes , il finit par triompher du génie du mal qui planait sur l'univers , et apprit à ces brebis égarées à reconnaître

qu'il n'y avait qu'un seul pasteur et un seul troupeau. Quand je vois toutes ces choses, j'adore dans le Christ l'Homme-Dieu qui sauva l'humanité. Comprenez-vous, jeunes gens ? »

Comme la première fois, un air général de consternation fut la seule réponse. Burckhardt continua :

« Vous voulez savoir si je crois à la damnation éternelle et au paradis, aux punitions et aux récompenses ? Oui, je crois à tout cela, parce que j'ai foi en la justice de Dieu, qui ne peut permettre que le juste soit éternellement malheureux et que le crime triomphe, qui punit sur la terre, par le remords, ceux qui ont fait le mal, les poursuit au milieu des jouissances que donnent le pouvoir et la fortune, et qui donne à la vertu des plaisirs ineffables au

milieu des privations de l'adversité. Oui, jeunes gens, je crois à la justice éternelle, je crois aux récompenses et aux peines. Me comprenez-vous, maintenant ? »

Le discours du père Burckhardt arracha aux assistants un murmure d'approbation ; nos étourdis baissèrent la tête sur leur poitrine, et l'un d'eux témoigna une émotion facile à lire sur son visage.

« Ce n'est pas tout : quand je souffre, je prie Dieu avec ferveur, et je lui demande de m'envoyer la résignation, de me donner la force de supporter le malheur qui me poursuit. Je n'ai pas plus tôt prié, que je me sens animé d'une vigueur nouvelle, et je ne souffre plus. Comprenez-vous, maintenant, jeunes gens, pourquoi je chante les louanges du Seigneur et pourquoi je prie ? Comprenez-vous pourquoi je veux habituer

mes enfants à prier comme moi et à se soumettre à la volonté de Dieu ? Je n'ai plus rien à vous dire ; vous comprenez , maintenant , que j'ai , dans mon malheur, trouvé, dans ma ferme croyance en Dieu , une consolation puissante qui me met au-dessus de toutes les afflictions qui peuvent m'atteindre. »

La foule des auditeurs se pressa autour de Burckhardt. C'était à qui toucherait la main du pieux vieillard. Nos étourdis cédèrent à l'entraînement général ; ils s'approchèrent de lui , et lui demandèrent pardon de leur grossièreté.

« Vous me demandez pardon , mes enfants ? Ce n'est pas à moi que vous devez demander pardon , mais à Dieu , que vous avez offensé. Rentrez en vous-mêmes , renoncez à vos habitudes de dissolution qui

vous font tomber dans l'impiété, et vous vous réconciliez avec vous-mêmes. »

Cette leçon fit sur la famille de Burckhardt une impression profonde. Depuis ce jour, les autres émigrants avaient pour lui plus de considération. C'était à qui viendrait lui demander conseil; il se trouva bientôt le chef de l'émigration.

Au bout d'un mois, nos émigrants arrivaient au Havre. Il y avait en rade deux navires prêts à mettre à la voile, un pour les États-Unis, l'autre pour la Guyane hollandaise.

On peut se figurer la curiosité des enfants de Burckhardt, qui n'avaient aucune idée de la mer et d'un navire. Comme le capitaine de ce navire avait reçu sur le compte du bon vieillard des renseignements qui lui donnaient en lui toute confiance,

et qu'on lui en avait parlé comme d'un homme digne de considération , il se prêta avec complaisance à satisfaire la curiosité des enfants , et leur fit visiter toutes les parties de son navire.

« Mes enfants , leur dit-il , ce grand bateau qu'on appelle un navire diffère des bâtimens qui sont destinés à naviguer sur les rivières , en ce que les derniers ont un fond plat , et les premiers , au contraire , ont les flancs arrondis et une carène ou quille tranchante pour fendre les flots. On donne le nom de corps ou de coque au navire privé de ses mâts et de son gréement. La partie la plus basse , dans laquelle sont disposées les marchandises et les provisions , ce qu'on appelle l'arrimage , est la calle. Audessus sont les ponts , qui empêchent les eaux d'entrer dans le navire.

« Les dispositions intérieures sont faites pour la commodité du service et l'habitation des marins et des passagers. Il y a deux grandes chambres à l'avant et à l'arrière, ce sont les cabines; on y passe le temps, quand on n'est pas sur le pont, ce qui est plus agréable; car l'air de ces chambres se renouvelle plus difficilement que celui des chambres qui sont en dunette ou construites sur le pont. On y couche dans des hamacs que voici : c'est un long morceau de toile attaché par les deux bouts comme une balançoire, et dans lequel on est doucement couché. Dans d'autres navires, ce sont des cadres sur lesquels on met des matelas. On appelle cambuse la cuisine du navire, et celui qui est chargé de préparer les aliments pour les passagers ou l'équipage est le coq. Les compartiments

dans lesquels on met les provisions s'appellent des soutes ; ainsi , il y a la soute au biscuit , la soute aux salaisons. Vous pensez qu'il faut de l'ordre à bord d'un navire ; sans cela , tout se perdrait , et l'on ne pourrait d'abord avoir assez de place pour arrimer cette masse considérable de provisions qui doivent durer pendant un voyage de plusieurs mois. Nous allons , maintenant , examiner l'extérieur du navire. Vous voyez à l'arrière cette planche triangulaire qu'on appelle le gouvernail ; c'est lui qui règle les mouvements du navire ; il sert à le faire tourner à droite ou à gauche , à pivoter sur lui-même ; le long bâton qui y est attaché s'appelle la barre , et le pilote est le marin qui tient la barre du gouvernail. Vous voyez à l'arrière et sous les yeux du pilote cette petite boîte dans laquelle est une aiguille

portée horizontalement sur un pivot ; c'est la boussole : elle indique le Nord , et sert à retrouver sa route au milieu de la mer ; car il n'y a pas là de chemins tracés , et quand on est à une grande distance des côtes , on risquerait de s'égarer. Comme l'aiguille n'indique pas le vrai Nord , on appelle la différence la déviation ; elle est connue et l'on en tient compte , quand on fait ses calculs de longitude et de latitude.

— Ah ça , monsieur le capitaine , dit Julius au marin , comment faisait-on , quand il n'y avait pas de boussole ; car je présume qu'elle n'a pas toujours existé ?

— On n'osait se hasarder trop loin des côtes ; on suivait le bord le plus près possible.

— Dans ce cas , il n'y avait pas tant de danger qu'à se lancer au milieu de la mer , de manière à perdre le bord de vue ?

— Bien au contraire, mon ami , il y avait plus de danger. Près des côtes , la navigation est très-périlleuse ; pendant une tempête , on est jeté à la côte , et le navire le plus solide est brisé , comme s'il était de verre , tandis que , quand on est dans la haute mer , on ferme ses panneaux d'écouille , pour empêcher l'eau d'entrer ; on plie ses voiles , et l'on attend la fin de l'orage. On est roulé de cà , de là , mais sans danger. Je ne vous ai pas dit que le navire a deux mouvements quand il est en mer : l'un , qu'on appelle le roulis , est le mouvement en travers ; le bâtiment tourne sur sa quille , roule enfin ; car le nom est bien donné ; et le tangage : c'est le mouvement sec qui est

imprimé au navire d'un bout à l'autre, dans le sens de la longueur.

— Est-ce que ces mouvements n'incommodent pas ?

— Si, parbleu ! Ils causent une indisposition qu'on appelle le mal de mer.

— On dit que ce mal fait bien souffrir ?

— Je ne vous en veux pas parler. Quand nous serons en mer, vous verrez.

— Continuez donc, monsieur le capitaine; vous ne pouvez savoir le plaisir que vous me faites, et je me sens une disposition naturelle pour la profession de marin.

— Tant mieux, mon garçon; c'est une honorable position, entourée de dangers, il est vrai, mais qui a ses agréments. Tu connais maintenant comme moi la coque du navire; il me reste à te parler des mâts et des voiles, qu'on appelle le gréement. Mon

navire , tel que tu le vois , est un brick ; il a deux mâts ; mais il y en a qui en ont trois. Le mât du milieu s'appelle le grand mât , le mât qui est à l'avant , le mât de misaine , et celui qui est à l'arrière, l'artimon. On donne le nom de mât de beaupré à celui qui s'avance dans la mer. Les mâts sont destinés à porter les voiles. Ce sont de grands morceaux de toiles qui servent à recevoir le vent et à pousser le navire dans la direction qui convient au capitaine. On peut donner au navire l'impulsion qui plaît , et il va en avant quand le vent souffle par derrière ; les voiles , soutenues par des cordages et bien tendues , sont alors entièrement déployées ; le vent large ou celui qui vient de côté est encore utilisé pour la marche du navire ; mais , pour cela , on présente les voiles , qu'on fait mouvoir au moyen des cordages , dans une direction

oblique. Lorsqu'on veut s'arrêter, ce qu'on appelle mettre en panne, on dispose les voiles de manière que leurs directions se contrarient, et alors, les actions se neutralisant, il en résulte la fixité du navire. Il n'y a d'inconvénients dans la navigation que quand le vent souffle violemment juste du point opposé à la direction que le navire devrait suivre; ce qu'on appelle le vent debout. C'est pourquoi on a appliqué la vapeur aux navires, ce qui les rend indépendants de l'action du vent. Quand on veut marcher vite, on met dehors toutes les voiles, et l'on va souvent avec la rapidité de l'oiseau; si le vent souffle trop fort, on diminue graduellement les voiles, au moyen de ces petites bandes de toile qu'on appelle des ris, et lorsqu'on craint la tempête, on serre les voiles, c'est-à-dire qu'on les attache le long de ces

bâtons que tu vois en travers des mâts et qu'on appelle des vergues.

« Il y a, comme tu le remarques, le long des mâts, de petites planches carrées qui les entourent, ce sont les hunes ; c'est dans la hune que se place le matelot de vigie, c'est de là qu'il signale la terre ou les choses qui se passent au loin et qu'il n'apercevrait pas du bord. On y monte par ces échelles de corde que tu vois attachées le long du bord du navire, et qu'on appelle des haubans.

« Voilà, mon garçon, tout ce que je te puis dire sur les principales parties d'un navire et sur la navigation. Si tu deviens marin, tu apprendras toutes ces choses ; mais, je t'en préviens, c'est un rude métier.

— Monsieur, répondit le jeune garçon, je suis fort et accoutumé au travail ; c'est pourquoi je ne redoute pas d'embrasser, si

mon père le permet, une profession rude en apparence, mais qui a pour moi bien du charme. Toujours voyager, changer à chaque instant de lieu, visiter toutes les parties de la terre, ce doit être un grand bonheur.

— Ecoute, mon garçon, lui dit le marin en lui frappant sur l'épaule, nous allons être au moins deux mois en mer ; pendant tout ce temps, je te confierai à John, qui est mon premier matelot, mon homme de confiance, et je te promets que, si tu ne fais pas de progrès sous la direction de celui-là, tu n'en feras avec personne. »

Max sauta de joie en entendant le capitaine parler de la sorte, et il le remercia affectueusement.

L'embarquement eut lieu quelques jours après l'arrivée des émigrants. Les compagnons de voyage de Burckhardt montèrent

à bord du *Baltimore*, qui partait le lendemain pour New-York. Quant à la famille de notre émigrant, elle prit place sur le *Colibri*, qui mit à la voile le jour même et sortit de la Manche sans aucun accident.

CHAPITRE IV.

La Traversée. — Le Passage de la Ligne. — La Tempête. — Paramaribo.

PENDANT quinze jours nos navigateurs furent favorisés par un temps magnifique ; le vent était bon , c'est-à-dire qu'il n'était ni fort ni faible. A mesure qu'ils approchaient de la ligne , l'air devenait plus brûlant, et nos pauvres émigrants, accoutumés au cli-

mat tempéré de l'Allemagne, souffraient beaucoup de cette haute température. Ce qui les frappait d'étonnement, c'était ce ciel inondé de lumière, qui se peignait de mille couleurs quand venait le soir, et la nuit succédait au jour après un court crépuscule. Jamais Burckhardt n'avait vu le soleil d'Europe si resplendissant : les nuages, colorés par les derniers feux du jour, représentaient à l'œil étonné les images les plus fantastiques.

Les enfants de Burckhardt s'amusaient souvent à voir des troupes d'exocets, appelés vulgairement poissons volants, s'élever du sein des eaux et planer pendant quelques instants dans les airs, puis redescendre dans l'abîme et en ressortir encore pour disparaître quelques instants après. Ces pauvres et faibles créatures fuyaient des troupes de

bonites avides , et quand elles échappaient à leurs dents meurtrières , elles trouvaient la mort dans les airs , où les épiaient des oiseaux de mer qui fondaient sur eux comme sur une proie facile , et les dévoraient.

Ils passaient leurs journées sur le pont , où ils respiraient un air plus pur , et ne s'enfermaient dans leur sombre cabine que quand la nuit était venue.

Burckhardt , qui n'avait pas perdu ses habitudes religieuses , réunissait chaque soir sa famille sur le pont , au pied du grand mât , et , malgré les plaisanteries des matelots , il leur faisait faire leur prière à haute voix et leur lisait quelques pages d'un livre de piété. Il n'y avait guère que la méditation religieuse qui pût occuper les longues et ennuyeuses journées du bord. Il donnait bien des leçons à ses enfants ; mais elles ne pou-

vaient occuper tout son temps, et il remplissait, par des actes de piété ou des conversations sur des sujets moraux, le temps qu'il était, malgré lui, obligé de passer dans l'oisiveté.

Un soir, on était au mois de mai, les matelots du bord déposèrent leur gravité accoutumée, et quand le soleil eut disparu dans les flots, nos voyageurs furent surpris d'entendre tomber du haut des mâts une pluie de petits corps durs qui rebondissaient comme des grêlons. Le soleil était trop pur et l'air trop chaud pour qu'on pût, sous ce climat, soupçonner que ce fût de la grêle. Ils étaient dans l'étonnement, quand ils virent arriver un courrier, le fouet à la main, les jambes dans de grosses et fortes bottes, et qui vint remettre au capitaine du *Colibri* une lettre qui lui annonçait que, son

navire étant arrivé sous l'équateur, il était justiciable du Père la Ligne. Un astronome au bonnet pointu était perché au sommet du grand mât et mesurait la hauteur du soleil pour bien s'assurer que le navire était sous la ligne.

« Que signifie tout ceci ? demanda Burekhardt au capitaine.

— C'est une cérémonie qui se renouvelle chaque fois qu'un navire franchit la ligne. Préparez-vous à d'innocentes mystifications ; mais j'ai recommandé à mes matelots d'avoir pour vous et les vôtres les égards que vous méritez , et il ne vous sera rien fait qui puisse vous être désagréable. Disposez seulement vos enfants à supporter avec gaieté cette petite épreuve, et vous verrez qu'on s'amusera. Dame ! il faut bien s'égayer un peu , pour charmer les ennuis de la naviga-

tion. Toi , Max , mon fils , dit-il au fils adoptif de Burckhardt, qui, depuis le jour du départ , avait été confié aux soins de John et montrait une intelligence et un sangfroid qui plaisaient fort à son professeur , tu es regardé comme un novice , et tu vas demain recevoir le baptême. Je ne te dis que cela. Tiens-toi bien. »

Le lendemain trouva tout préparé pour la cérémonie. Il y avait, dans une partie réservée, un immense baquet couvert d'une voile et qui était destiné à baptiser les novices. Les prêtres du bonhomme la Ligne entouraient Sa Majesté, qui était couverte de peaux de bêtes pour se défendre contre les ardeurs du soleil , et portait sur sa tête, ornée d'une énorme perruque de chanvre , un magnifique diadème. Il était monté sur une espèce de char aussi grotesque que Sa Majesté.

Deux matelots, déguisés en ours, le traînaient gravement sur le pont, et à ses côtés se tenaient quatre personnages allégoriques, représentant les quatre parties du monde.

Le cortège défila aux grands éclats de rire des spectateurs. On fit gravement comparaître Max et deux autres novices ; il leur fut versé un seau dans la manche ou sur la tête, et le bonhomme la Ligne leur donna l'accolade. On crut après cela que tout serait fini, et Burckhardt lui-même riait aux larmes, quand, tout-à-coup, il commença à tomber du haut des hunes un déluge d'eau qui inonda tout ce qui était sur le pont ; personne n'y échappa, le capitaine même eut des éclaboussures, et la mêlée la plus risible ne tarda pas à commencer ; elle dura plusieurs heures, au milieu des épisodes les plus plaisants. Le soir seul mit fin à ces

scènes grotesques , et le lendemain il fallut travailler à réparer le désordre de la veille. Mais , comme les marins sont actifs , et que la propreté est une des grandes vertus du bord , il n'y parut bientôt plus.

Les journées commencèrent à paraître plus longues à nos navigateurs , qui n'eurent d'autre divertissement que la prise d'un énorme requin qui suivait le navire depuis plusieurs jours et avait refusé plus d'une fois l'appât qui lui était présenté. Il finit par céder à la tentation d'un gros morceau de lard pendu au bout d'un hameçon , et , quelques instants après , il était étendu sur le pont , où il se débattait avec une vigueur qui n'en faisait approcher qu'avec réserve.

On était à cent lieues à peine des côtes d'Amérique , quand le *Colibri* fut assailli par une rafale furieuse ; c'était , pour nos

jeunes navigateurs, une initiation dont ils se fussent bien passé; mais on ne commande pas aux éléments, et le monarque le plus puissant ne peut ordonner aux flots en courroux d'apaiser leur fureur.

Bientôt les flots, soulevés par les vents, vinrent se briser avec furie le long des flancs du navire; des montagnes d'eau à la croupe écumante s'élevaient à des hauteurs prodigieuses au-dessus de la tête de nos navigateurs effrayés et menaçaient de les engloutir en retombant. Le *Colibri*, de construction légère, craquait dans toutes ses parties; ses mâts, dépourvus de voiles, pliaient comme des roseaux et menaçaient, en tombant, d'écraser tout ce qui se trouvait sur le pont.

Le capitaine, voyant qu'il était impossible de lutter plus longtemps, fit descendre dans l'entrepont tous ceux qui gênaient la ma-

nœuvre, et bientôt nos émigrants, sur lesquels on avait fermé les panneaux d'écou-tille, se trouvèrent dans l'obscurité la plus profonde. Le désespoir s'empara de ces pauvres enfants quand ils furent enfermés dans ce tombeau mouvant dont ils entendaient les planches crier sous l'effort des vagues, comme si elles allaient se disjoindre. Un cri parti du pont, puis un grand bruit auquel succéda le silence, firent entrer l'effroi dans leur cœur ; ils répondirent à ce cri par des cris de détresse.

Burekhardt, qui était jusqu'à ce moment resté seul impassible au milieu de cette confusion, et qui ne craignait rien pour lui, mais tout pour les siens, crut sa fin prochaine. Il se leva et ordonna à sa femme et à ses enfants, qu'il ne pouvait voir, de se mettre à genoux.

« Enfants, leur dit-il, et toi, ma bonne Marie, le moment suprême approche, notre vie est entre les mains du Seigneur ; peut-être dans un instant aurons-nous trouvé la mort dans les profondeurs de l'Océan. Recommandez votre âme à Dieu par une fervente prière, et demandez à ce bon père de vous recevoir dans son sein. »

Un instant de silence suivit cette exhortation.

« Mes bons amis, demanda Burekhardt, avez-vous tous recommandé votre âme à Dieu ?

— Oui, père.

— Vous pouvez paraître devant lui purs de tout péché ; car je vous ai élevés dans la crainte de lui déplaire, et mes leçons n'ont pas été perdues. Je vous bénis ; nous nous

retrouverons dans le ciel, où rien ne pourra plus nous séparer. »

En prononçant ces derniers mots, la voix du vieillard tremblait d'émotion et son cœur fut déchiré en entendant les sanglots étouffés de ses pauvres enfants. Malgré l'obscurité, il fit quelques pas en avant et saisit une main qui était celle de Marie.

« Viens sur mon cœur, ma chère femme, viens, toi qui as fait toute ma joie et en qui j'ai trouvé une compagne fidèle, qui a partagé mes afflictions et s'est toujours montrée calme et résignée. Nous mourrons ensemble et Dieu nous recevra en même temps dans son sein. »

Un long silence suivit cette scène douloureuse. Une heure s'était à peine écoulée que nos émigrants n'entendirent plus rien au-dessus de leurs têtes. Bientôt un des

panneaux d'écoutille s'ouvrit, Max s'élança dans la cabine.

« Père, nous sommes sauvés ! L'orage a été terrible, mais il ne nous a fait d'autre mal que de briser un de nos mâts.

— Viens, mon bon Max, dit Marie en pressant le jeune garçon sur son cœur. Mon Dieu, comme tu es mouillé !

— Que voulez-vous, mère ? on le serait à moins : l'eau tombait sur le pont bien plus dru que le jour où nous avons passé la ligne, et j'en ai reçu ma part.

— Allons, allons, amis, s'écria une voix que Burekhardt reconnut pour être celle du capitaine, bon courage. Nous l'avons échappé belle, mais nous voilà hors de danger. »

Le lendemain, le jour redevint serein et, dix jours après cette terrible épreuve, le *Colibri*, dont le mât avait été remplacé par

un mât de rechange, entrant à pleines voiles dans le Surinam. Il glissa entre deux rives brillantes de verdure, et ils arrivèrent à Paramaribo, bâtie sur la rive gauche du fleuve et déployant ses blanches maisons disposées en lignes régulières. Le navire vint prendre place au milieu d'un grand nombre d'autres navires qui étaient à l'ancre et annonçaient une grande activité commerciale.

Nos émigrants débarquèrent vis-à-vis l'hôtel du gouvernement, en face duquel était le fort Zelandia; ils purent admirer la symétrie des constructions et les rues plantées d'arbres chargés de fleurs ou de fruits.

Paramaribo est une ville grande et belle, qui peut avoir un kilomètre et demi de long sur un kilomètre de large; la population,

qui est de vingt-cinq mille habitants , se compose d'Européens appartenant à toutes les nations , de juifs , d'hommes de couleur libres et d'esclaves. Mais dans cette ville , comme dans toutes celles de la côte d'Amérique et en général des colonies , les choses nécessaires à la vie sont en général très-chères , et l'on ne peut arriver à vivre facilement que quand on se nourrit comme les esclaves.

« Mon brave homme , dit à Burckhardt le capitaine du *Colibri* , je pense que vous n'avez pas beaucoup d'argent , et si vous demeurez longtemps ici , vous épuiserez vos ressources ; je vous donne le conseil de remonter le Surinam et d'aller vous établir dans le voisinage de quelque tribu indienne , où vous vivrez en toute liberté. Ne vous éloignez pas trop de Paramaribo , afin de pou-

voir y échanger les produits que vous cultiveriez. Vous ferez bien de vous mettre de préférence entre les deux Guyanes hollandaise et anglaise, de rechercher les Warows. Je vous ferai connaître un chef indien qui vous sera d'un grand secours ; j'ai aussi des amis parmi les Macouchis et les Arrowauks ; car depuis vingt ans je fais avec ces tribus de fréquents échanges , et je puis vous affirmer que je n'ai jamais eu à m'en plaindre.

— Je vous remercie, lui dit Burckhardt ; mais je voudrais , avant d'aller plus avant , faire reposer ici ma famille, qui est fatiguée d'une si longue traversée , et je pénétrerai ensuite avec elle dans le pays. Si vous me mettiez au courant des mœurs des Indiens , je vous serais très-obligé ; car je veux savoir au milieu de quel peuple je vais vivre.

— Je vous mettrai demain au courant de

ce que vous aurez à faire ; je vous retiendrai pour aujourd'hui à mon bord et nous causerons ce soir. »

Après s'être promené dans la ville, que les enfants admiraient, eux qui n'avaient jamais vu que le Mourgthal, toute la famille regagna le *Colibri*, où ils devaient passer une dernière nuit.

Le brave capitaine du *Colibri* fit souper la famille à sa table, et après le dîner il commença en ces termes les conseils qu'il jugeait convenir le mieux à la situation de Burckhardt :

« Vous n'avez pas besoin, dans ce pays, d'une maison semblable à celles d'Europe ; un carbet indien vous suffira : il consiste en quatre pieux fichés en terre que vous couvrirez de feuilles de palmier et dont vous fermerez les côtés si vous voulez ; car, à

l'exception des Macouchis, les autres Indiens les laissent ouverts de tous les côtés, et vous y pendrez vos hamacs, que vous ferez bien d'acheter des Indiens contre quelques haches ou des grains de verroterie que je vous donnerai. Votre costume d'Europe ne peut convenir à un climat aussi chaud que celui de la Guyane; un simple pantalon de toile, une chemise de coton, un chapeau de paille et les pieds nus vous suffiront. Votre nourriture ne sera pas dispendieuse; vous pourrez, comme les Indiens, vivre d'ignames, de bananes, de cassaves, de crabes, de poissons et de tortues de terre et de mer, ainsi que de leurs œufs. Vous irez à la chasse soit avec le fusil, soit avec l'arc et la flèche, soit avec la sarbacane et la flèche empoisonnée, et vous vous procurerez ainsi du gibier. La fertilité de ce climat est telle, que vous pour-

rez y cultiver le coton, le café, le cacao, la canne à sucre, l'indigo, et vous placerez vos produits en Europe. Quand je reviendrai, ce qui a lieu quatre fois par an, je prendrai le produit de vos récoltes et le vendrai pour votre compte; à mon retour je vous en donnerai le prix, et comme vous cultiverez par vos mains, vous aurez plus de bénéfices que les planteurs hollandais. Quand même, vos habitudes simples et patriarcales vous empêcheront de vous jeter dans les excès de luxe qui ruinent les Européens. Vivez comme les naturels; vous ne vous en porterez que mieux et vous aurez bientôt une aisance honnête.

« Ne vous effrayez pas de vivre parmi les Indiens; ce ne sont pas, comme on le prétend, des sauvages étrangers à l'humanité; il faut seulement savoir vivre avec eux.

— On m'a dit ce matin à bord que les Caraïbes sont encore anthropophages et que, dans l'insurrection de Berbice, ils ont mangé beaucoup de nègres.

— Il y a dans tous ces récits beaucoup d'exagération. Voici, au reste, ce que je puis vous dire sur leur compte, et je vous déclare que vous pouvez ajouter foi à mes paroles ; car je les ai visités assez de fois pour les bien connaître. J'avais d'abord le plus grand intérêt à ne pas m'aventurer, sans connaître leurs mœurs et leurs habitudes , parmi des tribus qui pouvaient voir d'un mauvais œil un Européen pénétrer parmi eux. Si vous saviez comme nos compatriotes se sont comportés envers les Caraïbes des Antilles, cette race belle, douée de si bonnes qualités et d'une intelligence qui la mettait à même de jouir des avantages de la civilisation ! Ils

les ont traqués comme des bêtes fauves, les ont massacrés impitoyablement et se sont crus dispensés de tenir parole à des sauvages. Ils les ont détruits presque jusqu'au dernier ; il ne reste plus sur le continent que quelques misérables débris de cette race qui pouvait si bien se mêler sans honte à la race européenne. Pour en revenir à nos Indiens , je vous disais qu'il y a cinq nations principales ou tribus d'Indiens dans la Guyane hollandaise. Ils sont généralement connus sous les noms de Warrows , Arro-wacks , Acorvays , Caraïbes et Macouchis.

Ils habitent de petits hameaux composés de quelques carbets, dont le nombre n'est jamais au-delà de douze. Ces huttes sont toujours dans la forêt, près d'une rivière ou d'un courant d'eau ; elles sont ouvertes de tous côtés, excepté celles des Ma-

couchis, et couvertes des feuilles d'une espèce de palmier.

Leur meuble principal est le hamac ; il leur sert à la fois de chaise et de lit ; il est ordinairement fait de coton ; cependant, les Warrows font le leur avec les filaments de l'œta (palmier). Le soir, ils font toujours du feu auprès ; ils jouissent de sa chaleur, et la fumée chasse les moustiques et les mouches de sable. On trouve quelquefois une table dans la cabane ; elle n'est pas faite par les Indiens, mais par quelque charpentier nègre ou mulâtre.

Ils défrichent environ une ou deux acres des bois qui entourent les huttes, et ils y plantent du poivre, des papayers, de la cassave, des plantains, des patates douces, des ignames, des ananas et de l'herbe de soie. En outre, ils ont généralement quelques

acres dans une partie fertile de la forêt , pour y faire croître la cassave qui leur sert de pain. Ils font des pots de terre pour faire bouillir leurs aliments , et ils achètent aux blancs des plaques de fer circulaires et plates , sur lesquelles ils font cuire leur pain de cassave. Il faut râper la cassave, pour en exprimer le suc , avant de la faire cuire. Les Indiens qui sont trop enfoncés dans les déserts pour se procurer des râpes se servent d'un morceau de bois plat garni de pierres aiguës.

Ils n'ont ni vaches , ni chevaux , ni moutons , ni mulets , ni chèvres , ni ânes. Les hommes chassent et pêchent , et les femmes travaillent à la culture de la terre , et préparent les aliments.

Il y a dans chaque hameau un gros tronc d'arbre , creusé comme une cuve ; c'est là

qu'ils font avec leur cassave une sorte de liqueur fermentée, d'un goût abominable et aigre, nommée pywori. Ils l'aiment beaucoup, et ne manquent jamais de s'enivrer, chaque fois qu'ils la brassent. Cette opération est plus ou moins fréquente, suivant la quantité superflue de cassave.

Les hommes et les femmes vont nus. Pour les hommes, un pagne de coton, pour les femmes un morceau de coton carré, orné de petits grains et de la grandeur de la main, remplacent la feuille de figuier. Ceux qui habitent très-loin dans l'intérieur se servent de l'écorce d'un arbre; ils sont très-propres, et se lavent dans les rivières ou les courants, au moins deux fois par jour. Ils se peignent avec du rocou parfumé d'haïa-wa ou d'acciaïari.

Leurs cheveux sont noirs et plats et ja-

mais frisés. Les femmes les relèvent bizarrement en tresses, et leur donnent un peu la forme de la coiffure de Diane dans les modèles antiques.

Ils ont très-peu de maladies. La vieillesse et les affections du poumon paraissent être les seules causes qui les font passer dans un autre monde. Les affections du poumon sont ordinairement amenées par un rhume violent dont ils ne savent pas arrêter les progrès par le moyen de la lancette. Je n'ai jamais vu un idiot parmi eux, et je n'en ai remarqué aucun qui fût difforme de naissance. Leurs femmes ne meurent jamais en couches; ce qui est dû, sans doute, à ce qu'elles ne portent jamais de corsets.

Ils n'ont point de cérémonies religieuses publiques. Ils reconnaissent deux êtres supérieurs, l'un bon, l'autre méchant. Ils

prient le dernier de ne pas leur faire du mal, et ils pensent que le premier est trop bon pour leur en faire. Je crois que, si la vérité était connue, on verrait que les habitants de village ne font jamais une prière en particulier. Ils ont une sorte de prêtre nommé pee-ay-man, qui est un sorcier; il retrouve les choses perdues, il marmotte des prières au mauvais esprit sur eux et leurs enfants, quand ils sont malades.

Si la fièvre se déclare dans le village, le pee-ay-man se promène à l'entour pendant toute la nuit, en hurlant et faisant un bruit terrible, et il supplie le mauvais esprit de s'en aller; mais il est très-rare qu'il ait ce devoir à remplir; car la fièvre ne visite guère les hameaux indiens. Cependant, lorsqu'une fièvre survient, et que ses enchantements n'ont point de succès, ce qui,

j'imagine , arrive le plus souvent , les Indiens abandonnent ce lieu pour toujours , et s'établissent ailleurs. Ils croient que la chouette et le tette-chèvre sont des favoris du mauvais esprit , et ils ne les tuent jamais.

Ils sont très-jaloux de leur liberté et très-attachés à leur manière de vivre. Quoique ceux qui habitent dans le voisinage des établissements européens aient des communications continuelles avec les blancs , ils n'ont aucun penchant pour la civilisation. Quelques Indiens qui ont accompagné des blancs en Europe , revenus dans leur patrie , ont jeté leurs vêtements et sont retournés dans les forêts.

Vous voyez que ces hommes, dont il faut respecter les préjugés , sont aussi civilisés que le permet un climat dans lequel il n'y

a aucune occupation fatigante qui puisse énerver le corps ; l'oisiveté est donc le vice principal de l'Indien ; ne le troublez pas dans son repos , soyez envers lui juste et serviable , et vous vous en ferez un ami.

Avez-vous apporté avec vous quelque argent qui vous mette à même de commencer quelque chose ?

— Sans doute ; j'ai 4,000 florins (8,000 francs).

— Vous êtes alors riche et très-riche , si vous entendez bien vos intérêts. Je vous conseille de vous associer à quelque pauvre Européen qui connaisse bien ce pays, et il vous sera d'un grand secours.

— Où trouver cet homme qui me conviendrait, et sur qui je puisse compter ?

— Vous voyez cet homme dont le visage est brûlé par les rayons du soleil. C'est un

Français, nommé Denis; il est ici depuis cinq ans et il y végète. C'est une espèce de philosophe qui n'a jamais voulu s'astreindre au travail, et comme en Europe il serait mort de faim, il est venu ici, où il vit sans travailler. Comme il est fort intelligent et d'une probité à toute épreuve, il donne des conseils à l'un et à l'autre, est charpentier avec celui-ci, peintre-décorateur avec celui-là, maître d'écriture avec un autre; enfin, quoique n'ayant pas de profession, il vit d'une foule de petites industries qui lui laissent son indépendance.—Denis, fit le capitaine, venez ici. Voilà un brave Allemand qui vient avec une nombreuse famille chercher dans votre pays, non pas la fortune, mais le bonheur tranquille; il aurait besoin qu'on lui servît de guide et de conseil pour qu'il pût établir une habitation et en ti-

rer, le plus tôt possible , un produit lucratif. Combien demanderez-vous pour cela ?

— Moi ? Rien. Je veux être utile à mes semblables , et puisque j'en trouve l'occasion , je la saisis avec empressement. Connaissiez-vous cette famille ? demanda-t-il à voix basse au capitaine. Vous pensez que je ne veux pas me mettre à la disposition d'ingrats qui ne reconnaîtraient mon obligeance que par de mauvais procédés.

— J'ai sur elle les meilleurs renseignements : un vénérable ecclésiastique de Koup-penheim , en Allemagne ; me l'a recommandée d'une manière particulière.

— Cela suffit. Mon brave homme , comment vous appelez-vous ?

— Bureckhardt.

— Toute cette famille est à vous ?

— Sans doute , et j'en remercie le Ciel.

— Tant mieux ; elle vous sera d'un grand secours , et vous réussirez si tout le monde vous seconde.

— Eh bien ! c'est une affaire , faite dit le capitaine ; maintenant arrangez-vous.

— Ce ne sera pas long , dit Denis. Vous allez tous ce soir me suivre à ma case, et pas plus tard que demain , nous partirons tous les deux. Je connais un fort bel emplacement dans le voisinage d'une tribu indienne où j'ai des amis, et nous prendrons nos mesures pour y jeter les fondements d'une colonie dont vous serez le chef. »

Le soir même la famille descendit à terre, à l'exception de Max, qui demanda à Burckhardt à accompagner le capitaine pendant une année.

« Mais , mon cher Max , crois-tu bien

faire ? lui demanda Burckhardt. Puis, tu sais ce qui m'en coûte de me séparer de toi.

— Mon père, lui répondit Max, vous me permettrez de donner suite à un dessein dont le secret est entre Dieu et moi. Je vous demande, comme une faveur, de ne pas vous suivre encore. Dans un an nous verrons.

— Puisque tu as un secret entre Dieu et toi, je le respecte; car je suis bien sûr qu'il est bon et moral le projet que tu nourris. Que le Seigneur répande sur toi ses bénédictions. Capitaine, je vous recommande mon fils adoptif; je l'aime autant que mes propres enfants.

— Il reviendra sain et sauf dans vos bras. Allons, Max, dis adieu à ta famille, et n'oublie pas que tu es de quart dans une demi-heure. »

Max embrassa tendrement Burckhardt, la bonne Marie, qui le serra dans ses bras en pleurant, et ses frères, qui ne purent retenir leurs larmes ; puis le pauvre garçon descendit dans la cabine pour y cacher le chagrin que lui causait cette séparation.

CHAPITRE V.

**L'Établissement. — La Vie des Forêts. — Le Curare.
— Premières Plantations.**

DENIS conduisit toute la famille à sa case, et le lendemain, dès l'aube du jour, il partit avec Burckhardt et monta dans une barge dans laquelle se trouvaient quatre vigoureux rameurs nègres qui les transportèrent rapidement dans une savane où Denis mit pied

à terre. Suivis des nègres, ils s'enfoncèrent dans une forêt, et, au bout d'une heure de marche, ils arrivèrent à l'endroit choisi d'avance par Denis pour fonder un établissement. Comme chacun était muni d'une hache, ils abattirent des arbres droits comme une baguette de coudrier. Denis les fit enfoncer en terre, plaça dessus des perches plus minces et couvrit le tout de feuilles de palmier ; d'autres perches ajoutées verticalement aux premières et entrelacées de longues feuilles complétèrent le carbet, qui avait huit mètres de long sur six de large.

Burckhardt regardait avec ravissement les progrès de cette construction ; il lui semblait être dans le royaume des génies, il ne concevait pas qu'on pût élever en moins de temps un édifice spacieux et commode.

« Tenez , l'ami , lui dit Denis, dont le ton était assez brusque et les allures sans gêne, vous voilà avec une maison ; là , vous accrocherez vos hamacs ; là , vous mettrez une table que nous construirons à la hache. Ce ne sera pas fin , mais ce sera solide. Quand nous aurons le temps, nous ferons des escabeaux. Il vous faudra des râpes à cassave et des paniers à filtrer, quelques vases, des calabasses, et vous serez aussi bien organisé que si vous étiez le gouverneur de Paramaribo. Que deux de vous autres se détachent , dit-il aux nègres , et allez chercher les hamacs que nous avons laissés dans la barge. Nous coucherons ici ; car il va nous falloir au moins huit jours pour nous organiser complètement et courir le pays. Après-demain nous enverrons chercher votre famille et vous serez établis ici.

— Est-ce qu'alors vous nous quitterez ? demanda Burckhardt avec inquiétude ; car il craignait que Denis ne le quittât et qu'il le laissât seul dans un pays inconnu.

— Moi ? Je ne suis pas pressé. Dans quelques mois nous verrons. D'ici là, vieux père, nous resterons ensemble. Mais le jour s'avance, et il faut songer à prendre quelque nourriture ; je vais vous montrer que, dans ce pays-ci, quand on le connaît, on ne meurt pas de faim. Nous allons d'abord aller à la recherche d'un palmiste qui nous fournisse un légume agréable. Rien de plus savoureux que la couronne de cet arbre, qui est très-recherchée dans les pays tropicaux ; par malheur il faut, pour un seul plat, abattre un arbre qui a quelquefois trente ans. Il est bon, pour en donner une idée, de le faire connaître à nos jeunes lecteurs.

Le palmiste, ou chou caraïbe, est un arbre qui s'élève quelquefois à la hauteur de cinquante pieds. Son tronc, dur, ligneux, divisé par des joints très-rapprochés, et rempli de moëlle au dedans comme le sureau, est d'un brun clair. Ce tronc, épais en proportion de sa hauteur, est très-droit, et se termine en pointe, comme un mât de vaisseau. Vers le haut, il devient d'un vert sombre, causé par les téguments dont se forment les branches, qui sortent horizontalement, comme celles de la couronne d'un ananas ou d'une pomme de pin. Ces branches sont couvertes, des deux côtés, de fortes feuilles de trois pieds de long, d'un vert foncé, très-pointues, mais repliées, confusément placées et ne tombant pas agréablement comme celles du latanier ou du cocotier. La semence est renfermée dans une espèce de

gaine brune, qui sort du centre des branches, pend vers la terre, et consiste en de petites noix rondes, qui, réunies, ont l'air de grappes de raisins secs, mais peu longues en raison de leur circonférence. Si l'on veut le chou, il faut couper l'arbre. Une fois abattu, on le dépouille de ses branches et du tégument vert qui les produit. Ensuite on prend le cœur ou le chou, qui est blanc et de deux à trois pieds de long, épais comme le bras d'un homme et rond comme un cylindre d'ivoire poli. Il est composé de feuilles légères, longitudinales et blanches, semblables à des rubans de soie, et prêtes à fournir le tégument suivant, mais si serrées, qu'elles forment un corps solide et cassant. Lorsqu'on les mange crues, elles ont le goût d'une amande, quoique plus tendres et plus délicieuses encore. Lorsqu'il est cuit, il a ce-

lui du chou-fleur. On détache aussi , les unes après les autres , ces feuilles longues et minces, et l'on en fait une excellente salade. Mais le chou-palmiste , soit crù , soit cuit , peut nuire à la santé si l'on en mange trop. C'est dans sa cavité , après que toutes ses feuilles sont enlevées, qu'un charençon noir dépose ses œufs, qui produisent le ver palmiste. La substance molle qui reste encore dans le cœur du chou sert de nourriture à ce ver, lorsqu'elle commence à pourrir. Le chou du latanier et des autres espèces de palmistes ne vient pas aussi gros, est moins doux et de forme différente de celui dont je viens de parler.

Denis ne tarda pas à trouver un palmiste de très-haute taille ; il l'abattit en un clin d'œil , en détacha le cœur et le donna à Burckhardt.

« Ce n'est pas tout : si nous voulons un rôti, il faut chercher ; je vais vous montrer ce que c'est qu'un rôti de singe. » Il disparut dans le bois pendant quelques instants, et portait à la main une simple sarbacane. Il revint presque aussitôt avec deux singes déjà raidis par la mort, sans qu'on pût savoir par quelle main mystérieuse ils avaient été frappés.

« Comment les avez-vous tués ? demanda Burckhardt.

— Avec cette simple sarbacane, répondit Denis. Je vous parlerai de ce merveilleux instrument, pendant que nous souperons. Allons, maintenant, chercher des œufs de tortue. »

Ils partirent, et, au bout d'une demi-heure, ils arrivèrent à un grand banc de sable, qui avait à-peu-près deux milles de

circonférence ; comme ils en approchaient , ils purent distinguer deux ou trois cents tortues d'eau douce sur le bord du banc. Avant qu'ils fussent assez près pour leur envoyer une flèche , elles plongèrent toutes et ne reparurent plus.

Ils descendirent sur le banc de sable pour chercher leurs nids ; car c'était la saison de la ponte. Denis montra à Burckhardt à les trouver. « Partout , lui dit-il , où le sable paraît plus uni qu'ailleurs , on est sûr de trouver un nid de tortue. » En effet , en creusant avec les mains à neuf pouces de profondeur environ , ils trouvèrent de vingt à trente œufs blancs. « Il faudra , dit Denis , manger aujourd'hui ceux qui ont quelques petites taches noires sur la coquille , parce que c'est un signe qu'ils ne sont pas frais , et que , par conséquent , ils ne se garde-

raient pas. Nous mettrons ceux qui n'ont pas de taches dans du sable sec, et ils resteront encore bons pendant quelques semaines. »

Nos voyageurs retournèrent au carbet, où ils trouvèrent les nègres, qui avaient déjà fait du feu et préparaient le repas. Le chou-palmiste fut cuit dans un chaudron qu'un des nègres avait apporté; les singes furent rôtis, et les œufs de tortue servirent à faire une omelette. Des racines d'ignames, cuites sous la cendre, servirent de pain. Burckhardt fit un repas délicieux.

« Vous m'avez promis, dit-il à Denis, après le repas, de m'apprendre le secret de cette merveilleuse sarbacane, qui permet de tuer si rapidement et sans bruit les animaux des forêts.

— Je vous tiendrai parole; seulement je

m'ête ndrai un peu sur ce sujet , parce qu'il est digne d'intérêt et constitue un des principaux secrets des Indiens. On lance avec la sarbacane que vous voyez de petites échesfl enduites d'un poison violent appelé curare. Il a été longtemps un secret pour les Européens , qui le croyaient un produit mystérieux. J'en ai étudié la préparation chez les Macouchis , et je crois connaître mieux que personne tout ce qui s'y rapporte.

Un jour ou deux avant de préparer le curare, l'Indien macouchi va dans les forêts en chercher les ingrédients; ce sont des plantes vénéneuses , auxquelles il ajoute des fourmis dont la piqure donne la fièvre , et des crochets de serpents venimeux , tels que le labari et le counacouchi. Chaque fois qu'il tue un de ces animaux , il a soin d'arracher

les crochets qui servent à conduire le venin dans la plaie , et il les met en réserve ; car ce poison se conserve indéfiniment. Il réunit tous ces ingrédients dans un vase , les pile ensemble et les fait cuire jusqu'à consistance de sirop. Pour s'assurer que le curare est bon , on en empoisonne une flèche ; si elle répond à l'attente , on le verse dans unealebasse, pour le conserver ; puis on le couvre soigneusement de quelques feuilles , et par-dessus d'un morceau de peau de daim , attaché autour avec une corde. On le conserve dans l'endroit le plus sec de la cabane , et , de temps en temps , on le suspend sur le feu , pour remédier aux effets de l'humidité.

La préparation de ce poison n'est pas considérée comme une action ordinaire. Le sauvage peut façonner son arc , attacher les

barbes à la pointe de sa flèche , et faire ses autres instruments de destruction , couché dans son hamac , ou au milieu de sa famille ; mais quand il doit préparer ce poison , il pense qu'il faut prendre plus de précautions.

On ne permet pas aux femmes ni aux jeunes filles d'être présentes , de crainte que le Yabohou ou mauvais esprit ne leur fasse mal. Le toit sous lequel ce poison a bouilli est considéré comme souillé et abandonné pour toujours ; celui qui le prépare ne doit avoir rien mangé ce matin-là et continuer de jeûner aussi longtemps que dure l'opération. Le pot dans lequel on le fait bouillir doit être neuf , et n'avoir rien contenu auparavant ; autrement le poison perdrait de sa force. Ajoutez à ceci que l'opérateur doit avoir grand soin de ne pas s'exposer à la

vapeur qui s'élève pendant qu'il est sur le feu.

Malgré cette précaution et d'autres semblables, telles que de se laver souvent le visage et les mains, les Indiens pensent qu'il dérange la santé, et toujours l'opérateur est, ou (ce qui est plus probable) croit être malade pendant quelques jours.

Lorsqu'un naturel du Macouchi va chasser des oiseaux, il porte rarement son arc et ses flèches.

C'est de la sarbacane qu'il se sert. Ce tube extraordinaire, conducteur de la mort, est peut-être une des plus grandes curiosités de la Guyane. On ne le trouve pas dans le pays des Macouchis : ces Indiens disent qu'il croît au sud-ouest, dans les déserts qui les séparent du Rio-Négro. Ce roseau doit avoir une longueur extraordinaire ;

car la partie dont les Indiens se servent a dix ou douze pieds de long, et l'on n'y aperçoit aucun amincissement, les deux bouts étant d'une égale grosseur. Il est d'un jaune brillant, et parfaitement poli en dehors et en dedans; il est naturellement creux, et l'on ne voit pas un nœud ni un joint dans toute sa longueur. Les naturels le nomment *ourah*; il est trop faible pour former seul la sarbacane; mais il y a une sorte de palmier plus gros et plus fort, commun dans la Guyane, dont les Indiens se servent, comme d'un étui, pour mettre l'*ourah*. Il est brun, susceptible d'un beau poli, et paraît avoir des joints à cinq ou six pouces l'un de l'autre; on le nomme *samourah*. On en retire facilement la pulpe intérieure, en le faisant tremper quelques jours dans l'eau.

Ainsi , l'ourah et le samourah , l'un renfermé dans l'autre , composent la sarbacane de la Guyane ; le bout qui se met à la bouche est entouré d'une petite corde faite avec l'herbe de soie , pour l'empêcher d'éclater ; l'autre bout , qui est sujet à frapper contre la terre , est assujetti par le noyau du fruit de l'acciero , coupé horizontalement par le milieu , et auquel on fait un trou dans le bout , pour placer l'extrémité de la sarbacane ; il est attaché extérieurement avec de la corde , et l'intérieur est rempli de cire d'abeilles sauvages.

La flèche a neuf à dix pouces de long ; elle est tirée de la feuille d'une espèce de palmier nommé coucourite ; elle est dure et fragile , et aussi pointue qu'une aiguille. Un pouce de la pointe environ est empoisonné ; l'autre bout est passé au feu , pour le

rendre plus dur, et on l'entoure de coton sauvage à la hauteur d'un pouce et demi. Une grande habitude est nécessaire pour bien mettre ce coton; il faut qu'il y en ait justement assez pour s'ajuster au creux du tube, et qu'en se prolongeant il vienne finir à rien. Il est attaché par un fil fait avec l'herbe de soie, pour l'empêcher de glisser le long de la flèche.

Les Indiens ont montré du génie dans la façon du carquois destiné à renfermer les flèches : il en contient de cinq à six cents. Il a généralement de douze à quatorze pouces de long, et ressemble pour la forme à un cornet de trictrac. L'intérieur est adroitement façonné en corbeille, avec un bois qui ressemble au bambou; l'extérieur est couvert d'une couche de cire. La couverture est d'un seul morceau, et faite avec

la peau du tapir. Au milieu est attachée une bride assez longue pour laisser passer le bras et l'épaule où le carquois est suspendu quand on s'en sert. Au bord est attaché un petit paquet d'herbe de soie et la moitié de la mâchoire du poisson nommé pirai, avec laquelle les Indiens aiguisent la pointe de leurs flèches.

Avant de mettre les flèches dans le carquois, ils les attachent ensemble par deux liens de coton, un à chaque bout, et ensuite ils les placent autour d'un bâton qui a presque la longueur du carquois. La partie supérieure du bâton est protégée par deux petits morceaux de bois en croix, dont l'extrémité est entourée d'un cerceau; ce qui leur donne l'air d'une roue, et empêche la main d'être blessée, lorsqu'on renverse le carquois pour en faire sortir le paquet

de flèches. Il y a aussi une espèce de petit panier attaché au carquois , pour contenir le coton sauvage qu'on met au gros bout de la flèche.

Voyons , maintenant , l'Indien macouchi portant sur son épaule un carquois rempli de dards empoisonnés , et une sarbacane à la main , dans la même position qu'un soldat qui porte un fusil , s'avancer vers la forêt , pour chercher des hoccos , des maroudis , des agamis , et d'autre gibier ailé.

Ces oiseaux se tiennent ordinairement à une grande hauteur , dans les arbres élevés et touffus ; mais cependant ils ne sont pas hors de l'atteinte de l'Indien ; car la sarbacane , dans sa plus grande portée , peut lancer une flèche à trois cents pieds. Muet comme la nuit , il se glisse au-dessous d'eux , et foule la terre avec tant de pré-

caution , que les feuilles tombées ne craquent pas sous ses pieds ; ses oreilles sont attentives au moindre bruit , tandis que ses yeux perçants comme ceux du lynx cherchent à découvrir le gibier dans les ombrages les plus épais. Souvent il imite leur cri et les attire d'arbre en arbre jusqu'à la portée de son arme ; alors , prenant dans son carquois une flèche empoisonnée , il la place dans la sarbacane , et recueille son haleine pour le souffle fatal.

A deux pieds environ du bout par lequel il souffle sont attachées deux dents d'agouti ; elles lui servent à viser. La flèche vole rapidement et sans bruit , et manque rarement de percer l'objet en vue. Quelquefois , l'oiseau blessé reste dans l'arbre même où il a été frappé , et , au bout de trois minutes , il tombe aux pieds de l'Indien ;

s'il prend l'essor , son vol est de courte durée , et le chasseur , en suivant la même direction , est sûr de le trouver mort.

Voilà , lui dit Denis en terminant son récit , tout ce que je sais sur le curare, qui occupe les académies d'Europe depuis je ne sais combien de temps. »

Le reste du jour se passa en causeries ; on parla des plantations à faire et l'on s'endormit, chacun dans son hamac, du sommeil profond que provoque une grande fatigue.

Le lendemain , en se réveillant , Burckhardt fut étonné de se sentir à un pied une gêne inconnue ; il en demanda la cause à Denis.

« Ce n'est rien , lui dit celui-ci ; vous avez été tout simplement attaqué par la chique , qui est un des fléaux du pays. Malgré sa pe-

litesse qui la rend égale à peine à notre puce d'Europe, c'est un animal d'une incommodité fort grande, et dont la piqure est plus douloureuse, plus désagréable et plus incommode que les moustiques mêmes. Cet insecte ressemble exactement à une très-petite puce, et un étranger s'y tromperait; cependant, avant vingt-quatre heures, il se douterait qu'il s'est mépris dans les idées qu'il avait de cet animal.

Il attaque différentes parties du corps, mais principalement les pieds, entre les ongles et la chair; il s'y enfonce et cause d'abord une démangeaison qui n'est pas désagréable; un jour après, en examinant cette partie, on aperçoit un endroit, de la grandeur d'un pois, un peu décoloré et bleuâtre. La démangeaison est quelquefois si indifférente, qu'on ne se doute pas que le

mineur travaille. Peu après l'endroit décoloré se trouve être le nid de la chique, contenant des centaines d'œufs. Si on les y laisse éclore, les petits commenceront bientôt à former d'autres nids, et, avec le temps, causeront un ulcère qui s'étendra. Aussitôt qu'on s'aperçoit qu'une chique a pénétré dans la chair, il faut prendre une aiguille ou un canif très-aigu et la faire sortir ; si le nid est formé, il faut beaucoup de soin pour ne pas le briser, autrement quelques œufs resteraient dans la chair, et l'on serait bientôt incommodé d'un plus grand nombre de chiques. Après avoir enlevé le nid, il est bon de faire couler de l'esprit de térébenthine dans le trou ; ceci détruira infailliblement les chiques qui y seraient cachées.

Ainsi, voilà, mon cher Burckhardt, l'histoire de ce redoutable fléau des climats

chauds. Donnez-moi votre pied , et moi je vais vous guérir. »

Burckhardt donna son pied à Denis, qui lui enleva adroitement la chique avec la pointe d'une épingle , et notre émigrant fut guéri.

La journée fut employée à brûler des broussailles, abattre de petites parties de bois qui s'opposaient à une culture régulière. Avec l'aide des nègres , on planta, dans cette journée , une centaine de jeunes bananiers et plus de deux cents ignames.

« Voyez-vous, disait Denis , voilà pour la nourriture, parce qu'avant tout il faut s'occuper de la vie matérielle.

— Et le salut de l'âme? lui dit Burckhardt.

— C'est autre chose, lui dit Denis. Je vous laisse le soin de vous en occuper. Quant

à moi, je n'ai pas d'autre mission que de vous montrer à vivre au milieu de ces immenses solitudes. »

Il se passa trois jours, employés activement par Burckhardt et son nouvel ami, qui lui devenait chaque jour plus indispensable. On envoya les rameurs nègres, que Denis avait loués à un créole de Paramaribo, chercher la famille, qui s'ennuyait beaucoup, et, huit jours après son arrivée, l'organisation était complète.

Comme Burckhardt avait apporté des fusils, il dédaignait de se servir de flèches empoisonnées, et Julius trouvait bien plus commode d'avoir recours à ce moyen de destruction qu'à tout autre. Denis, qui était l'ami de la famille, emmenait souvent les garçons dans les bois et les ramenait toujours avec quelque pièce de gibier ; c'étaient

des armadilles, que le chasseur est obligé de déterrér, en suivant dans sa route l'animal qui ne cesse de s'enfoncer pour échapper à toute poursuite ; ou bien des houas ou tout autre fin gibier à plume.

Un jour, Johann et Julius accompagnèrent Denis dans une excursion qui devait durer plusieurs jours ; ils arrivèrent dans un district où il y avait un grand nombre d'oiseaux que, jusqu'à ce moment, ils n'avaient pas aperçus.

« Quant à celui-là, leur dit Denis, je vous le recommande comme une belle acquisition. Nous n'en tirerons aucun aujourd'hui pour ne pas effrayer les autres, qui déserteraient le canton. Je veux seulement vous faire connaître cet oiseau, qui s'appelle l'agami. Il est comme le paon-faisan, à peu près de la grosseur d'un dindon ; mais il en diffère pour

la taille et le plumage. Son corps , qui n'a point de queue , est de la forme d'un œuf ; son plumage est noir, excepté sur le dos, où il est grisâtre, et sous la poitrine, où ses plumes, de couleur bleue, sont longues et pendantes comme celles du héron ; ses yeux sont brillants , son bec est pointu et d'un bleu verdâtre, ainsi que ses jambes, qui sont hautes et terminées par une patte à quatre doigts, trois devant, un derrière. Cet oiseau, dans ce pays, se nomme ordinairement la trompette , à cause d'un chant qu'il fait entendre fréquemment, et qui ressemble au son de cet instrument. Il ne m'est pas possible d'assurer d'où vient ce son ; mais quelques auteurs prétendent que c'est du bec. De toute l'espèce emplumée, l'agami est l'animal qu'on peut apprivoiser le plus facilement ; il est ami de l'homme, et le

suit, le caresse, et semble lui vouer la même fidélité que le chien ; on en voit plusieurs , dans différentes habitations , où on l'emploie à des fonctions domestiques , et on le nourrit avec les dindons et les autres volailles. Nous reviendrons ici demain et nous en prendrons une paire que nous élèverons dans notre basse-cour, dont ils seront les plus aimables habitants. »

Pendant cette excursion , Denis ne négligea rien pour l'instruction de ses deux jeunes amis ; il leur apprenait le nom des végétaux qu'ils trouvaient sur leur passage, avec leurs propriétés bonnes ou mauvaises. Quand ils rencontraient un animal , il leur disait s'il est dangereux ou inoffensif, et leur montrait par quelles ruses on peut le prendre.

En les faisant parcourir avec lui les forêts

de la Guyane, Denis voulait les familiariser avec le climat, afin de ne pas leur donner la mollesse des planteurs européens, qui sont incapables de travailler par leurs mains. « Ne croyez pas, leur disait-il, que le climat brûlant de ce pays soit aussi funeste qu'on le dit à la santé de l'homme ; il ne lui est fatal que parce qu'il y cherche des plaisirs que le climat réprouve ; c'est pourquoi je vous conseille de fuir les habitudes de ceux qui veulent, en Amérique, mener le même genre de vie qu'en Europe. Imitiez l'Indien et le nègre ; ils savent ce qui leur convient et conservent leur santé malgré les privations nombreuses qu'ils éprouvent. »

Quand ils revenaient au carbet, que Burckhardt avait appelé la Providence, ils se joignaient au travail commun, et, avec l'assistance des nègres que Denis avait loués et

qui s'estimaient si heureux d'avoir trouvé de si bons maîtres, leurs petites plantations prospéraient. Bientôt Denis fit planter des cacaotiers et des caféiers, sûr que ces deux arbres réussiraient parfaitement et seraient un excellent produit.

Burekhardt, qui avait, outre une activité sans égale, une intelligence très-grande, ne tarda pas à connaître le pays et à en apprécier les ressources. Comme l'espace ne lui manquait pas, il commença à établir une maison plus spacieuse et plus grande à côté du carbet qui l'avait abrité jusqu'alors, et eut bientôt une charmante habitation.

Le dimanche, il faisait reposer ses nègres et les réunissait avec sa famille dans la salle commune, où il lisait à haute voix la messe. Tous les matins, avant de commencer les travaux, et tous les soirs, après la journée,

il faisait une prière commune , et , obligé de se passer du secours des prêtres , puisqu'il était trop loin de Paramaribo , et qu'il n'y avait pas de missionnaire dans les environs , il cherchait à y suppléer en en faisant les fonctions , autant que le peut faire un homme qui n'a pas reçu les ordres. Denis , qui avait jusqu'à ce jour vécu dans l'insouciance , ne put résister plus longtemps à cet exemple salulaire. Il avait d'abord assisté avec indifférence aux prières de la famille ; il y manquait même souvent et allait , pendant que Burckhardt lisait la messe , fumer sa pipe dans le jardin ; bientôt il y assista régulièrement et y prit même assez de plaisir pour demander à Burckhardt de prolonger ses pieuses lectures.

CHAPITRE VI.

La Récompense du Travail. — Retour de Max. — Conclusion.

IL s'écoula toute une année dans ces travaux préliminaires qui devaient porter plus tard d'heureux fruits. Les produits de la plantation commencèrent seulement alors à suffire à tous les besoins de la famille, et l'on ne put envoyer par barge, à Paramaribo, que quelques sacs de cacao et de café, qui

furent trouvés de belle qualité, mais dont le prix était si peu élevé, qu'il ne fallait pas le regarder comme un produit; ce n'était qu'un essai.

L'année suivante, on planta plusieurs acres de coton, des cacaotiers et des caféiers; et tous ces végétaux, cultivés avec intelligence, réussirent de la manière la plus extraordinaire.

On était arrivé au mois de juin, sans avoir reçu aucune nouvelle de Max. Burckhardt allait quelquefois à Paramaribo, pour avoir des nouvelles du *Colibri*; mais on n'en avait pas entendu parler; ce qui lui causait une vive douleur; il craignait que ce navire n'eût fait naufrage, et que le pauvre Max n'eût péri. Comme la plantation de Providence, quoique naissante encore, était déjà connue, et que le planteur jouissait

déjà , à Paramaribo , d'une réputation de vertu et de piété qui inspirait le respect , il était sûr que Max ne manquerait pas d'indications pour le retrouver.

Un soir , les nègres se délassaient , par la danse , des travaux du jour , et la famille était assise à l'ombre d'un superbe tamarin. On vit venir à l'habitation deux Européens qu'on reconnut pour appartenir à la marine. Le cœur de Burekhardt battit de crainte et d'espérance ; il ne pouvait douter qu'on ne lui apportât quelques nouvelles de son cher Max.

Les deux étrangers s'approchèrent , et bientôt il reconnut dans l'un le capitaine du *Colibri* , et dans l'autre Max lui-même. Je ne peindrai pas la joie de tous ; ils s'em brassèrent à plusieurs reprises avec effusion , et , quand ils furent remis de leur émotion ,

le capitaine raconta les aventures qui lui étaient arrivées et avaient empêché qu'il ne revînt plus tôt dans ces parages. Il donna, sur le compte de Max, les renseignements les plus flatteurs, et il déclara à Burckhardt que, quoique l'intention du jeune homme fût de rester avec eux, il ne négligerait aucun moyen de persuasion pour le déterminer à rester à son bord.

Quand le capitaine eut parlé, ce fut le tour de Max. « Mon bon père, dit-il à Burckhardt, personne n'a plus que moi à se louer du capitaine du *Colibri*; il m'a traité comme son fils, et je ne puis trop lui en témoigner ma reconnaissance; mais j'ai trop souffert d'être éloigné de vous, pour retourner en Europe; il faudrait, pour que je prisse ce parti, qu'il n'y eût pas de place ici pour moi.

— Pas de place pour toi , Max ! s'écria Burckhardt ; il y en a toujours une pour toi , mon fils !

— Vous ne m'avez pas compris , mon cher père ; je sais que j'ai toujours une place dans votre cœur ; mais comme je ne suis parti que parce que je ne voulais pas ajouter à toutes vos charges une bouche inutile, je repartirais, si l'état de vos affaires ne vous permettait pas de me recevoir parmi vous, sans que vous vous imposassiez des privations.

— Non , mon fils ; il y a ici de quoi en nourrir et en occuper dix comme toi ; ainsi, reste avec nous , à moins que ton inclination ne te porte à aller ailleurs.

— Je reste , mon père, et ce sera pour moi un bonheur de contribuer à la prospérité de notre famille. » En disant ces

mots, il posa sur les genoux de Marie un petit sac de cuir qui contenait 100 francs, fruit de ses épargnes.

« Mon cher Max, lui dit Burckhardt, cette preuve de gratitude et de délicatesse te rendrait plus cher à mon cœur, si je pouvais t'aimer davantage. Je mettrai cet argent de côté, ou plutôt je le ferai valoir pour le faire fructifier.

— Ah ça ! dit le capitaine, parlons de vos affaires : qu'avez-vous produit, et comment réussissent les plantations ?

— A merveille, répondit derrière lui une voix connue. (C'était Denis, qui venait d'arriver et avait reconnu son ami.) Nous avons envoyé à Paramaribo des échantillons de cacao et de café d'une belle qualité; nous pourrons, à la fin de cette saison, vous en donner au moins quarante sacs,

et , l'année prochaine , du coton qui sera beau ; car c'est moi qui ai choisi le plant. Voici pourtant des échantillons de nos produits. » En disant ces mots , il tira de sa poche une poignée de cacao et de café.

Le capitaine les trouva de très-belle qualité , et promit , à son retour , de prendre les denrées qu'ils auraient récoltées.

En effet , à la fin de l'année , Denis envoya à Paramaribo cinquante sacs de cacao et de café , plus un petit échantillon de coton. A son retour d'Europe , le capitaine du *Colibri* remit à Burckhardt 4,000 francs , produit net de la vente de cette première récolte.

Depuis ce moment , l'activité de nos planteurs a doublé ; tous les enfants de Burckhardt prennent , avec courage , part aux travaux de leur père. Denis n'est plus l'in-

soucient philosophe ; il a renoncé à ses habitudes oisives , et est , de plus , devenu un bon chrétien. Les nègres qui ont contribué à fonder , avec Burckhardt , la plantation de la Providence , ont été achetés par lui , et , sous un maître aussi plein de bonté , ils ont oublié la terre d'Afrique , et prient Dieu chaque jour de le leur conserver pendant de longues années. Il n'est pas jusqu'aux Indiens qui viennent parfois visiter la Providence , qui n'aiment cette excellente famille.

Le bon curé de Kouppenheim reçoit tous les ans sa provision de café , et Burckhardt ne manque jamais de lui écrire ; car c'est à lui qu'il doit son bonheur.

Avec du courage , de la vertu et de la piété , on ne peut jamais manquer de trouver le bonheur sur cette terre ; car le seul

moyen d'être heureux , c'est de pratiquer le bien et d'être plein de confiance en la bonté de Dieu.

FIN DES ÉMIGRANTS.

